

JOURNAL DES DEMOISELLES

I, BOULEVARD DES ITALIENS, I

ÉDITION CHAMOIS PARAISSANT LE 1^{er} DE CHAQUE MOIS

PARIS, 10 F. — DÉPARTEMENTS, 12 F.

TROIS ÉDITIONS BI-MENSUELLES

PARAISSANT LE 1^{er} ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

ÉDITION VIOLETTE avec un grand Patron imprimé au recto et au verso.	Paris..	15 fr.
	Départements..	18 fr.
ÉDITION BLEUE avec 30 Gravures. Total : 48 par an et 8 pages de Modes par mois.	Paris..	16 fr.
	Départements..	18 fr.
ÉDITION VERTE avec les Patrons et les suppléments de Modes des deux autres Éditions, et douze Patrons à découper en plus.	Paris..	20 fr.
	Départements..	24 fr.

Les Abonnements partent du 1^{er} Janvier et se font pour l'année entière.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Couverture orange

PARIS : Un an, 28 fr. ; Trois mois, 7 fr. 50 | DÉPARTEMENTS : Un an, 32 fr. ; Trois mois, 8 fr. 50

Pays dans lesquels on peut recevoir le Journal franc de port.	ÉDITION ORDINAIRE.	3 édit. bi-mens ^{lles}		Édit. hebdomadaire	
		VIOLETTE et bleue.	VERTE	3 MOIS	UN AN
Belgique, Italie, Suisse, Luxembourg.	14	21	26	9	36
Angleterre, Égypte, Espagne.	15	22	28	10	40
États du Pape, Portugal, Bavière, Saxe, Prusse, Autriche, Allemagne, Hollande.	16	23	30	11	42
Turquie, Tunis, Tripoli et Maroc.	17	24	32	12	48
Colonies françaises et étrangères, Russie, Grèce.	18	28	34	13	50
Moldo-Valachie, Corfou, Zante, Suède, toute la voie d'Autriche.	19	29	35	14	54
Brésil.	20	30	38	15	56
Nouvelle-Zélande, Chili, Pérou, toute voie de Panama, Indes françaises.	22	33	42	16	60

ON S'ABONNE

EN ENVOYANT UN MANDAT DE POSTE A L'ORDRE DU DIRECTEUR DU JOURNAL
I, Boulevard des Italiens, I

POUR LA PRUSSE ET POUR LA RUSSIE

on peut s'abonner par l'entremise des Directeurs des Postes de Cologne et de Sarrebruck.

POUR LA BELGIQUE ET LA HOLLANDE

Chez M. DESTERBECQ, rue du Casino, 9, à Bruxelles.

PRIX DU NUMÉRO : 2 FRANCS

RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

V. F. S., n° 60. — N'avez-vous donc jamais lu les renseignements & conseils? vous auriez pu vous convaincre que si nous ne vous promettons pas, ainsi que vous le désirez, il n'y a aucun mauvais vouloir de notre part; veuillez consulter les alphabets, ou vous adresser directement à un dessinateur, qui vous enverra vos initiales de grandeurs & genres variés pour une somme minime. — Pris note, mais pour un seul tout petit exemplaire, qui paraîtra, quand?... alors que nous aurons satisfait aux trop nombreuses demandes inscrites avant la vôtre.

Coquelicots et bluets. — Nous sommes tout à fait innocente de la déception que nous vous avons fait éprouver; votre lettre, écrite bien à temps, vous semblait-il, nous est arrivée cependant trop tard. Nous avons déjà un nombre plus que suffisant de réponses pour compléter nos colonnes d'août. L'administration du journal ne se charge pas de commissions au-dessous de 20 fr.

N° 81, abonnée à l'édition orange. — Merci, madame, de l'accueil bienveillant que vous faites à notre journal; nous sommes heureux de voir que vous appréciez nos innovations de cette année. — Le filet à la mécanique coûte 16 fr. le mètre.

Une ancienne abonnée. — Pour la musique classique, édition Peters, s'adresser à E. Jung-Treuttel, 19, rue de Lille, & demander un catalogue. — Cette librairie existe sous le nom de librairie Durand Pédoue.

Une abonnée de la création. — Nous avons des dessins en voie d'exécution, pour ce genre de travail; nous espérons donc pouvoir vous contenter avant peu.

Une musicienne. — Nous recevons les timbres-poste en remboursement du petit Manuel. — Vous aurez tous ces renseignements en vous adressant directement au bureau du *Mini-ateur des Pianistes*. — Pour les ouvrages de la bibliothèque des chemins de fer, s'adresser à la librairie Hachette, 77, boulevard Saint-Germain.

Pensez à moi. — Croyez-vous que nous vous ayons oubliée? nous avons promis dans le courant de l'année & nous comptons bien tenir notre promesse; nous ne sommes encore qu'au neuvième mois, & il nous semble que vous êtes un peu prompte à nous juger sévèrement; patience! vous verrez si nous méritons vos reproches. — Quant au pendant de la bergère, nous ne l'avons jamais promis; ainsi, dites à sœur Anne de ne pas attendre plus longtemps. — Nos nouvelles habitudes pourraient bien changer un peu nos anciennes, c'est une conséquence du progrès.

R., à J. P. M. — J'espère que toute tardive que soit cette réponse, elle vous sera encore de quelque utilité: le médaillon est beaucoup plus à la mode, aujourd'hui, que le collier de grosses perles. Pour ce prix, vous en aurez en imitation seulement. — Vous savez que le journal ne fait pas de commission au-dessous de 20 fr.

En faisant réciter une leçon à ma petite Gabrielle. — Ne la connaissant pas, je ne puis vous donner mon appréciation à ce sujet. — *Je tiens le mystère*, de l'opéra de Marie. — *Cours, mon aiguille*, & la romance *des meubles*, de l'opéra des *Noces de Jeannette*. — Il faudrait nous spécifier le numéro; nous vous l'adresserons, sur votre demande accompagnée de 1 fr. 50, s'il existe encore dans nos collections. — Une réaction contre l'extravagance envahisseuse ne serait certes pas mal à propos; mais avec un peu de goût, il est encore facile de tirer parti des modes actuelles pour faire de charmants costumes, économiques & élégants, sans tomber dans le ridicule.

Une abonnée du Morvan. — Nos dispositions prises intérieurement ne nous laissent pas la possibilité de vous promettre ce que vous demandez. Mille regrets.

Une abonnée de 17 ans. — Pris note de votre demande; mais nous ignorons à quelle époque ce dessin paraîtra.

G. A. M. Modena. — Il est probable, en effet, que votre lettre a pris une fausse direction, car nous n'en avons eu aucune connaissance; veuillez donc nous renouveler votre demande d'une manière plus positive.

De mon couvent, 284. — Les travaux en perles d'Allemagne sont peu fatigants, nous serons très-heureuse si nous pouvons contribuer à adoucir votre position, & nous faisons des vœux sincères pour votre complet rétablissement.

Deux sœurs qui perdent patience. — Nous croyons qu'elles se trompent, elles en ont au contraire acquis davantage: la patience est une force, et, comme toutes les forces, elle s'augmente par un exercice modéré; or il ne nous paraît pas qu'en cette occasion elles aient fait abus de la leur. Nous avons en effet promis un pendant, sans dire si ce seront chiens ou chats ou tous autres quadrupèdes ou bipèdes. Vous avez reçu ce patron 1^{er} côté du 1^{er} août, avec des biais en étoffe pareille à la chemisette, ornés de velours, soutache, broderie russe, etc.

Une abonnée depuis 22 ans, E. J. — J'ignore si elle est sans danger, ainsi que l'annoncent les prospectus, je vous engage à ne l'employer qu'avec prudence. — Merci de cette aimable & constante affection.

A. E., à C. — Nous ne comprenons pas parfaitement votre réclamation: veuillez avoir l'obligeance de nous expliquer s'il s'agit d'un numéro égaré ou de l'abonnement à une édition pour une autre. — Nous les varions, mais ne pouvons nous renfermer exclusivement dans la publication des patrons pour les tout jeunes enfants.

M^{me} J. M., à Madrid. — Si vous connaissiez quelqu'un à Paris qui pût vous rendre ce service, ce serait le meilleur moyen, car nous ne pouvons envoyer le pince-étouffé à l'étranger par la poste.

M^{me} de R., à Paris. — Voir la réponse, une ancienne abonnée.

JOURNAL DES DEMOISELLES

Numéro 9

Septembre 1869

VOYAGES AU POLE NORD

V

FRANKLIN. — LES VOYAGEURS A SA RECHERCHE —
J. ET C. ROSS, INGLESFIELD ET BELLOT, ETC.

MALGRÉ de longs & persistants travaux, en dépit des années qui commençaient à s'accumuler sur sa tête, l'amiral Franklin voulut couronner sa longue, sa belle carrière par la découverte du passage Nord-Ouest. Il prit le commandement de deux bâtiments, *l'Érèbe & la Terreur*, qui avaient déjà affronté les glaces sous la conduite de James Ross. Le 26 mai 1845, les navires quittent l'Europe avec un approvisionnement considérable ; quelques mois après on recevait par des baleiniers d'excellentes nouvelles de l'expédition ; rien ne pouvait faire pressentir une catastrophe ; pourtant, depuis cette époque, un silence de mort a plané sur Franklin & ses infortunés compagnons.

Les mois, les années s'écoulèrent ; aucune nouvelle. L'Europe tout entière s'associa à l'immense douleur de l'Angleterre. On put alors assister à un beau mouvement qui fit le plus grand honneur à l'humanité ; plusieurs milliers de marins tournèrent les yeux vers ces régions qui retenaient peut-être encore prisonniers & vivants les malheureux voyageurs, & s'élancèrent à leur secours. La science devient bien belle & bien séduisante lorsqu'elle est guidée par le cœur !

Celle que l'on commençait à appeler la veuve de Franklin mit tout en œuvre pour découvrir les traces de l'expédition ; elle y sacrifia sa fortune, le

repos, la santé. Elle encourageait les navigateurs qui se dirigeaient du côté du nord, elle les accompagnait jusqu'aux limites extrêmes de l'Angleterre, elle frétait elle-même des vaisseaux !

Pendant près de vingt ans, toutes les expéditions tentées dans l'Océan Glacial Arctique, au nord du Nouveau Monde, s'efforcèrent de retrouver les traces du glorieux amiral. Ce fut là le principal stimulant. L'intérêt scientifique ne venait qu'en second.

Richardson, oubliant ses soixante-deux ans, parcourt le nord de l'Amérique, s'enquérant partout, auprès des indigènes, auprès des baleiniers, si l'on n'a pas rencontré quelques vestiges du passage de son vieux compagnon. Non moins intrépides, non moins dévoués, John & Clark Ross font des recherches désespérées, malheureusement infructueuses. Le canon des nouveaux venus résonne de distance en distance ; des feux de Bengale sont allumés à l'extrémité des mâts ; on transforme même les animaux sauvages en véritables messagers : on prend des renards, on leur attache des colliers renfermant des indications & on leur rend la liberté, dans l'espoir qu'ils pourront peut-être — comme la colombe de la Bible — apporter des renseignements à Franklin & à ses compagnons ! Peines inutiles !

Bien d'autres voyageurs se dirigèrent aussi vers les mêmes parages ; comme leurs devanciers, ils furent obligés de se déclarer vaincus.

Lady Franklin, en présence de tant de vains efforts, n'hésite plus ; elle équipe un petit bâtiment, *le Prince Albert*, qui eut pour premiers commandants les capitaines Forsyth & Kennedy. C'est de l'expédition dirigée par ce dernier que faisait partie notre courageux compatriote René Bellot.

TRENTE-SEPTIÈME ANNÉE.

17

R. 4641

R. 6485



Ce jeune homme, d'une rare énergie, d'un noble cœur, n'occupa jamais le premier rang dans aucune entreprise, mais il sut exercer sur l'équipage une grande influence, que lui valaient & ses vastes connaissances & la supériorité de son esprit.

Bellot a laissé un nom célèbre, classé aujourd'hui dans l'Histoire dramatique des voyages. Ce fut, en effet, un officier d'un mérite exceptionnel.

Né à Paris en 1826, il avait été de bonne heure transporté dans la ville de Rochefort, qui devint sa véritable patrie. Grâce à sa précoce intelligence, il avait reçu, aux frais de la ville, une solide éducation qui concourut aux aspirations généreuses de son âme. Il était entré à l'école navale de Brest & s'était livré désormais sans réserve, sans arrière-pensée, à son goût pour la marine. Avant d'entreprendre les explorations qui ont fait sa réputation, il avait combattu sous le drapeau français à Madagascar; à l'âge de vingt ans, il recevait la croix de la Légion d'honneur. Nommé, quelque temps après, enseigne de vaisseau, il parcourut l'Océanie & l'Amérique méridionale, & revint en Europe pour se joindre au capitaine Kennedy.

Le *Prince Albert*, que dirigeaient ces deux hommes d'élite, pénétra en 1851 dans le détroit de Lancaster, franchit le détroit de Barrow & découvrit plusieurs points, entre autres un détroit qui reçut le nom de Bellot; les voyageurs rencontrèrent à la pointe de la *Fury* un dépôt de vivres encore bien conservés & que John Ross avait cependant abandonné vingt années auparavant.

Les recherches des deux navires n'aboutirent à aucun résultat satisfaisant: les Esquimaux qu'ils interrogèrent n'avaient rien vu qui permit de retrouver les traces de l'amiral Franklin. Cet insuccès ne découragea pas Bellot, qui, dans un second voyage, rejoignit Inglefield.

Les mers arctiques allaient cette fois lui être fatales; en voulant faire une reconnaissance dans les environs du navire, il fut sans doute poussé par le vent dans une crevasse; il disparut sans qu'on ait jamais pu préciser quelle avait été la cause de sa mort.

Un des hommes qui l'accompagnaient a communiqué néanmoins une touchante déposition de l'événement:

« Monsieur Bellot, dit le matelot Johnson, était parti depuis quatre minutes, quand j'allai, pour le chercher, faire le tour du même glaçon sous lequel nous étions abrités; — mais je ne pus le voir, &, en retournant à notre retraite, j'aperçus son bâton du côté opposé d'une crevasse d'environ cinq toises de large, où la glace était toute cassée. J'appelai alors monsieur Bellot, mais sans réponse. A cet instant, le vent soufflait très-fort! Je cherchai encore tout autour du glaçon, mais je ne pus découvrir aucune trace de monsieur Bellot. Je crois que, lorsqu'il sortit de la cachette, le vent l'emporta dans la crevasse, &, son paletot étant bouffonné, il ne put nager pour revenir à la surface. »

Celui qui signe cet article a connu le marin dis-

tingué dont le nom est à jamais associé au nom de Franklin lui-même! Il se souvient de sa physiologie expressive, de la rare énergie qu'elle révélait, de sa parole facile, sans prétention, empreinte de cette franchise — quelque peu âpre — de l'homme d'action, mais nette, sensée, réfléchie.

Bellot fut unanimement regretté. La France perdait en lui un excellent navigateur, appelé à prendre rang à côté de La Pérouse & de Dumont d'Urville.

VI

MAC-CLURE. — LE DOCTEUR KANE A LA DÉCOUVERTE DE LA MER LIBRE.

Mac-Clure, marin intrépide, doué d'une persévérance opiniâtre, résolu, le premier, le problème de la jonction de l'Europe avec l'Asie par les mers qui baignent le nord de l'Amérique; il se rendit, à force d'énergie, du détroit de Bering aux parages groënlandais; seulement, il mit trois années à accomplir ce trajet. Le passage peut donc être jugé impraticable.

Il faudrait tout un livre pour énumérer les seuls obstacles que les voyageurs surmontèrent; dans certains endroits, ils furent forcés de se frayer un chemin à coups de hache. Ils supportèrent pendant quelques semaines une température de 44° au-dessous de zéro!

L'Angleterre, justement inquiète de ne pas apprendre des nouvelles de Mac-Clure, envoya à sa recherche le capitaine Kellett, qui fut assez heureux pour le retrouver au mois d'avril 1853. L'année suivante, tous regagnaient l'Europe. En 1854, revenait également dans la Grande Bretagne le capitaine Collinson, après un intéressant voyage de trois années au milieu des mers arctiques.

Mais nous avons hâte d'arriver à un des héros de ces mémorables campagnes polaires, au docteur Kane. Ce fut lui qui eut le triste honneur de recueillir, le premier, de la bouche des indigènes quelques renseignements sur la fin de l'amiral Franklin; des sauvages racontèrent qu'ils avaient trouvé au milieu des glaces quelques armes, des débris d'ustensiles appartenant à des hommes blancs. Plus tard, les investigations poursuivies donnèrent la certitude que le terrible drame s'était déroulé dans les environs de la rivière Back.

Le docteur Kane est un des voyageurs les plus remarquables des temps modernes. Sa vie est un roman. J'ai lu bien des biographies de pionniers, d'explorateurs aventureux, jamais je n'en ai rencontré de plus captivantes, d'un bout à l'autre, que celle de ce célèbre Américain.

En voulez-vous quelques traits? Dans l'île de Luçon (car il fit le tour du monde avant de s'adonner aux voyages dans le nord), dans l'île de Luçon,

emporté par un désir insensé d'étudier de très-près le cratère du volcan de Taal, il se fait suspendre par une corde de bambou à la pointe d'un rocher de deux cents pieds de hauteur, & dont la vue peut plonger directement dans le gouffre qui rejette des scories & de la fumée. Cet acte de prodigieuse audace de géologue en démente le fit considérer comme un être diabolique par les naturels qui menacèrent de le tuer.

Quelques mois plus tard, dans les îles Sandwich, une troupe de sauvages l'attaque; il se défend seul, comme Alexandre dans la ville des Oxydraques.

Il passe en Afrique, franchit l'Égypte, visite la Grèce, revient en Amérique, repart pour le continent africain, parcourt la Guinée, y est atteint d'une fièvre qu'il conservera jusqu'à sa mort. Son état est presque désespéré. N'importe! Il salue de nouveau sa patrie, les États-Unis, & en dépit d'une maladie qui le mine, il prend part aux entreprises militaires des Américains. Au Mexique, Kane fait preuve d'une générosité digne des temps passés! Dans la mêlée, il blesse grièvement le fils du général ennemi. Mais sa belle âme l'emporte, il bande les plaies de celui qu'il vient de frapper, soigne son prisonnier comme le plus tendre de ses amis. Le général ennemi lui-même devient son captif; les soldats américains veulent se venger de cet homme en le massacrant; que fait Kane? Il tire son épée contre les siens, défend son prisonnier & fait tomber à ses pieds le premier qui ose s'avancer; blessé lui-même dans cette noble lutte, il reçoit à son tour les soins de celui qu'il a sauvé. Tout cela est antique!

Néanmoins le docteur Kane ne tarda pas à comprendre que le rôle de l'homme est médiocre, s'il ne voit dans la vie que des batailles. Il voulut servir la science & par conséquent son pays par des travaux pacifiques.

Il apprend que monsieur Grinnell, riche négociant américain, va concourir de sa fortune aux efforts des explorateurs dans le Nord; il a bientôt su s'attirer la confiance de ce généreux capitaliste; aussi le voyons-nous, quelques mois plus tard, au milieu des glaces groënlandaises & à la tête d'une grande expédition.

Parti de New-York en 1853, il franchit le détroit de Smith, atteint en traîneau, au delà de 80° de latitude nord; un de ses hommes, Morton, s'avance encore plus loin que lui & découvre, en 1854, la célèbre *Mer libre* qui porte aujourd'hui le nom de mer de Kane.

Il demeure donc à peu près avéré que l'extrémité même de l'axe terrestre & son voisinage immédiat jouissent d'une température moins froide que les régions circumpolaires. La zone des froids intenses paraît régner au dessous du 80° degré de latitude; cette ligne franchie, la température s'élève, la mer se dégage sans doute de ses glaces, — & des navires, — s'il était possible de les transporter jusque-là, — pourraient naviguer facile-

ment, sans obstacle. Voilà la grande, la curieuse question qui attire surtout les navigateurs.

Théoriquement, cette mer libre ne contrarie en rien l'ordre général des lois naturelles. Elle est parfaitement compatible avec l'existence des grands courants qui vont du sud au nord & qui se portent à de très-hautes latitudes. — Le *gulf stream* en est sans doute une des causes les plus probables.

Les objections à ce sujet ne sont pas sans se produire de tous côtés. Que de personnes nous ont répété: « Mais cette mer libre de glaces n'a jamais été bien vue, c'est une ingénieuse hypothèse de la science, il ne paraît pas vraisemblable que le climat s'abaisse au point le plus septentrional du monde! »

A cela, l'on peut répondre que la physique terrestre, loin de s'opposer à ces conditions climatériques, au premier abord étranges, paraît, au contraire, les proclamer. L'examen le plus élémentaire des diverses températures du globe fortifie ces conjectures: — ainsi, en Afrique, la chaleur la plus forte ne règne pas à l'équateur, mais dans les régions voisines; — il est donc permis de supposer, par analogie, que les froids les plus rigoureux ne sont pas au pôle.

L'existence de cette *Polynia*, que bon nombre de personnes se refusent encore à admettre, est néanmoins soupçonnée depuis des siècles. Les plus anciennes cartes indiquent des espaces non congelés à l'extrémité de l'axe. Martin Behaim, au quinzième siècle, dessine assez nettement la mer libre sur son fameux globe de Nuremberg. Des marins, dès le seizième & le dix-septième siècles, en parlent. Enfin, ce qui vaut mieux que des conjectures, elle a été signalée par deux navigateurs: par Morton, & depuis par Hayes.

Le 24 juin 1854, un des compagnons de Kane, le marin Morton, atteignait en effet une mer non congelée, par 80° 40'. Il fixa le drapeau américain sur le cap Constitution, battu par les flots, & il put voir au loin la mer libre jusqu'au cap Renion, par 82° 30' de latitude.

Les épisodes dramatiques ne firent pas défaut aux voyageurs. Plus de vingt fois, ils faillirent être engloutis dans les neiges ou écrasés par des banquises. Pour comble d'infortune, les vivres sont sur le point de manquer; poursuivis par la tempête, voulant échapper à un nouvel hivernage, ils avancent, ils avancent quand même.

« Malgré tous nos efforts, dit Kane, il vint un jour où notre marche se ralentit. Notre régime insuffisant faisait de plus en plus sentir ses effets désastreux: nos forces diminuaient insensiblement. Nous avions perdu l'appétit: notre pâtée de suif & de pain, arrosée d'une grande quantité de thé, nous suffisait presque. Un brouillard épais vint augmenter notre découragement.

« Sur ces entrefaites, une énorme masse de glaçons en dérive se mit à tourner comme sur un

pivot en s'approchant de la glace qui nous abritait.

» Celle-ci, mise en mouvement, s'appuya sur le rocher lui-même. En un éclair, tout ne fut plus qu'un chaos épouvantable autour de nous. Machinalement, les hommes prirent, chacun, leur poste, s'occupant des embarcations. Pendant un moment, je perdis tout espoir. La plate-forme sur laquelle nous nous trouvions éclatait tout entière; la glace se brisait, s'empilait, s'amoncelait de tous côtés. Disciplinés comme nous l'étions par le malheur, habitués à mesurer le danger, tout en lui faisant face, il n'est pas un de nous qui puisse dire quand & comment nous nous trouvâmes à flot. Ce que nous savons seulement, c'est que, au bruit du fracas que rien ne peut rendre, fracas où la clameur de mille trompettes ne se serait pas plus fait entendre que la voix d'un homme, nous fûmes secoués, soulevés, ballottés au milieu d'une masse tumultueuse de glaçons. »

» Grâce à leur bonne étoile & un peu à leur énergie, ils se tirèrent de ce mauvais pas; — mais, quelques semaines plus tard, ils purent se croire encore perdus. Le navire s'engagea dans une baie qui fut tout d'un coup entourée d'icebergs gigantesques.

« La vue, dit Kane, était vraiment effrayante : de toutes parts, d'immenses banquises surgissent au milieu d'un chaos de glaçons enchevêtrés les uns sur les autres. Mon brave & hardi second, peu impressionnable de sa nature, habitué d'ailleurs & depuis longtemps à toutes les vicissitudes de la vie de baleinier, ne put s'empêcher de verser des larmes devant cette désolation !

» Il n'y avait qu'un parti à prendre : à tout prix il fallait mettre nos embarcations sur les traîneaux & nous diriger vers l'ouest. Après trois jours d'un rude travail, nous nous trouvâmes de nouveau dans un passage libre.

» Mais nos provisions baissaient, nous ne trouvions plus d'oiseaux; l'humidité, la nourriture insuffisante nous affaiblissaient : l'avenir prenait un aspect de plus en plus sombre. Nous perdions tout sommeil.

» Epuisés de fatigue, mourant de faim, telle était notre triste fortune, quand nous aperçûmes un phoque endormi sur un glaçon qu'emportait le courant. C'était un veau marin, mais si énorme, que je le pris d'abord pour un morse; je fis un signal à mes hommes, &, tremblants d'anxiété, nous nous dirigeâmes vers l'animal dans un fiévreux silence. En approchant, notre excitation devint telle que les matelots ne pouvaient plus ramer ensemble. Le phoque n'était pas endormi; il leva la tête comme nous étions à portée de la carabine; je me rappelle encore l'expression désolée, désespérée qui se peignit sur le visage hâvé, amaigri de mes matelots, quand ils virent le mouvement de l'animal : à sa capture était attachée la vie de chacun de nous. Pensant être à portée, je ferme convulsivement la main, signal convenu pour faire feu. Étonné de ne

pas entendre d'explosion, je me retourne. Pater-son, paralysé par l'émotion, ne pouvait tenir sa carabine immobile. Le phoque se dressant sur ses nageoires antérieures, nous regarde d'un air inquiet & curieux, en s'appêtant à plonger. La carabine résonne : frappé à mort, l'animal tombe, étendu près de l'eau, si près que la mer mouillait sa tête penchée au bord du glaçon.

» J'avais l'intention d'assurer sa mort par un nouveau coup de carabine, impossible d'y songer. Il n'y avait plus de discipline. Mes hommes poussent un hurlement sauvage, se jettent sur leurs avirons & se précipitent vers leur proie. Mes matelots étaient à moitié fous de joie. Brandissant leurs couteaux, ils couraient sur la glace pleurant & riant. »

Un autre jour, Kane & ses compagnons combattirent un ours blanc. En habile chasseur, il logea une balle dans la tête de l'animal.

Morton eut dans la même campagne une aventure cynégétique assez palpitante : une femelle d'ours défendit son petit avec un dévouement digne de commisération, — mais les chasseurs n'ont pas d'entrailles! — Quand les chiens approchaient, la pauvre mère s'asseyait sur les hanches, prenait l'ourson entre ses jambes de derrière & combattait avec ses griffes; elle poussait des rugissements qu'on eût entendus à un mille de là.

Elle allongeait le cou, s'élançait sur les ennemis, grinçait des dents & tournait ses griffes comme les ailes d'un moulin à vent. Manquait-elle d'atteindre son but, elle n'osait poursuivre les chiens, craignant de laisser prendre son petit. C'était un spectacle émouvant de voir ce malheureux animal en détresse faire un rempart de son corps pour masquer l'être qui lui était si cher.

Un des matelots mit fin à cette scène touchante en tuant la pauvre bête. L'ourson mourut sur le corps de sa mère qui, dans le râle de l'agonie, montrait encore les dents aux ennemis.

Les péripéties du remarquable voyage de Kane ont été décrites dans des ouvrages que le patriotisme américain & la passion des aventures ont fait lire avec un enthousiasme inconnu en France, du moins pour les livres scientifiques.

Kane ne devait pas profiter de cet honneur; il revit sa patrie pour lui dire un éternel adieu; il expira à la Havane le 16 février 1857, à peine âgé de 35 ans. Sa mort laissa pendant plusieurs années un véritable vide dans le cadre des grands navigateurs arctiques.

Il était donné à Hayes, non de faire oublier son ancien collègue, mais de l'égaliser. En effet, cet excellent explorateur, après avoir, à la manière américaine, rallié une foule de sympathies à son œuvre en allant de ville en ville faire des conférences, obtint enfin une magnifique souscription & partit à la tête d'une petite cohorte de marins déjà pour la plupart familiarisés avec le climat polaire. Nous avons dit plus haut qu'il fut assez heureux pour revoir la célèbre mer libre aperçue précédemment

par Morton. Ses explorations furent signalées par quelques incidents dramatiques : on eut, entre autres, à soutenir un combat en règle contre des morses.

Depuis cette époque, du reste peu éloignée de nous, puisque le voyage de Hayes s'effectuait en 1863, les navigateurs ont paru se recueillir pour reprendre avec plus d'ardeur que jamais leurs incursions dans le Nord.

Tout dernièrement l'Allemagne a donné le signal ; le célèbre docteur Petermann a patronné de son influence la première de ces expéditions partie à la conquête du pôle nord ; — déjà même le navire *Germania* est revenu au mois de septembre 1868, après avoir atteint la latitude de 81° 5'. Ce voyage sans solution définitive ne décourage pas la persévérante Allemagne ; on s'attend d'un jour à l'autre à acclamer le départ de nouvelles expéditions.

Les Suédois ont également essayé, sans plus de

succès, de franchir les glaces des environs du Spitzberg. Les États-Unis n'attendent, dit-on, qu'un bon vent pour tenter encore de forcer le passage à l'ouest du Groënland. Quant à la France, la généreuse France, elle n'aura pas, nous l'espérons, la honte de répondre par une souscription insuffisante aux projets d'un ancien élève de l'école Polytechnique, M. Gustave Lambert, qui fait bon marché de son existence pour aller aussi planter le drapeau national sur les rochers battus par la mer libre. Notre compatriote doit partir avant la fin de l'année.

Le steeple-chase est ouvert. Faisons des vœux pour que Français, Allemands, Suédois, Anglais, Américains remportent le prix *ex æquo* & aillent fraternellement se serrer la main sur les bords de la Mer libre. Ce jour-là sera un beau jour pour la science & pour la concorde !

RICHARD CORTAMBERT.

BIBLIOGRAPHIE

LE

DUC DE PENTHIÈVRE

(LOUIS-MARIE DE BOURBON)

PAR HONORÉ BONHOMME.

PAR une de ces surprenantes contradictions dont fourmille l'histoire, jamais la famille si essentiellement française des Bourbons ne fut plus digne d'estime, de respect, d'admiration, qu'au moment où la révolution la frappa, où elle fit monter sur l'échafaud un roi juste, une reine charmante, une princesse vertueuse & sainte, pendant qu'elle faisait expirer dans la noire solitude du Temple l'enfant royal & innocent, & que sa sœur ne sortait de la captivité que pour l'exil. A côté du trône vivaient d'autres princes

qui ne méritaient pas non plus les fureurs populaires, & l'un d'eux surtout était un touchant modèle de piété, de modestie & de charité. Le duc de Penthièvre fut épargné par ceux même qui n'épargnaient rien : la majesté de sa vertu les désarma, & la postérité, en examinant sa vie, a joint ses éloges à ceux des contemporains, à ceux que les ennemis les plus ardents de sa maison & de son rang ne purent lui refuser.

Le duc de Penthièvre était petit-fils de Louis XIV, fils du comte de Toulouse & de Sophie de Noailles. « Il n'eut pas d'enfance, a dit son fidèle valet de chambre Fortain ; ou plutôt il fut enfant toute sa vie par la candeur, la pureté & l'innocence de ses mœurs. » Il n'eut, en effet, dans sa longue vie, aucune défaillance ; tel on le vit, dans sa jeunesse, pur, charitable, simple dans ses goûts & dans ses mœurs, tel il apparaît dans un âge avancé, couronné de l'aureole d'une longue vie toujours sans tache & remplie de bonnes actions.

Sans ambition, il ne prit aucune part aux affaires, & il vécut selon ses goûts particuliers, sans se

mêler ni aux plaisirs ni aux intrigues de la cour de Louis XV. Il avait épousé une princesse de la maison d'Este, & il aimait à vivre avec elle à la campagne, soit à Rambouillet, soit à la charmante maison de plaisance nommée la Rivière, qu'il possédait aux bords de la Seine. « Il était, dit l'auteur, » entouré là d'une autre cour que celle qui l'environnait habituellement; elle se formait à son arrivée, sous d'autres traits, d'autres costumes; & elle était d'autant plus touchante & plus vraie dans ses naïfs hommages. C'était tout le village de Thomery qui allait à sa rencontre dans la vieille forêt, son curé & ses anciens en tête; & quand le courrier à la livrée de Penthievre paraissait au fond des avenues, les cris d'allégresse qui le saluaient avertissaient les moins ingambes de l'approche des voitures. On les voyait s'avancer sous la futaie qui s'étend depuis la croix de Guise jusqu'aux forts de Thomery, & s'arrêter à l'entrée de la route que le comte de Toulouse avait tracée lui-même. Quelques gros chênes, dignes d'avoir reçu les hommages des Druides, y forment une espèce de colonnade irrégulière, de dômes mystérieux où chantent & s'abritent depuis des siècles peut-être toutes les générations des oiseaux du voisinage. Monsieur le duc de Penthievre y recevait les vœux & les félicitations des bons habitants; chacun lui apportait son présent, obéissant bien plus au mouvement du cœur qu'à l'usage féodal, & ce pittoresque lieu d'audience, semblable à celui de saint Louis à Vincennes, offrait alors un charmant spectacle. »

La mort de sa femme & celle de six enfants en bas âge jeta un voile de mélancolie sur l'existence du duc de Penthievre & redoubla son attrait pour les œuvres de piété & de miséricorde. Il lui restait un fils & une fille, qui, tous deux, par des raisons diverses, furent pour leur père la cause de ses plus vifs chagrins. Ce fils, le prince de Lamballe, par des écarts précoces, avait profondément affligé le cœur paternel; il fut marié, très-jeune encore, à Marie-Thérèse de Savoie-Carignan, & il mourut après quinze mois d'une union qu'il avait rendue pesante à sa jeune compagne. On sait quel fut le sort tragique de la princesse de Lamballe, que monsieur de Penthievre chérissait comme sa propre fille. — Elle remplaçait près de lui sa fille, devenue duchesse de Chartres, & si malheureuse aussi par les fautes &, plus tard, par les crimes de son époux. Le duc de Penthievre vécut assez pour se rassasier pleinement de ces amertumes; il vit mourir son fils à la fleur de l'âge; il vit sa fille délaissée; son gendre, allié aux révolutionnaires, reniant tous les devoirs de son origine, siégeant parmi les juges de Louis XVI, & il donna la sépulture aux restes mutilés de l'amie de la reine, de sa bru, de celle qui le consolait de tant d'autres malheurs.

Mais laissons le côté sinistre de cette biographie; parlons encore de l'inépuisable bienfaisance qui

rendit le duc de Penthievre si cher à ses contemporains.

« Le prince avait dans sa maison une police particulière, des agents secrets qui l'aidaient à dépister tous les malheureux. Florian, son secrétaire, fut, disons-le vite à l'honneur des lettres, un de ses principaux auxiliaires. Ce poète charmant fut même, en fait de bonnes œuvres, un compétiteur redoutable pour le duc de Penthievre, dont il était le confident & l'ami. Son maître l'avait spécialement choisi pour être le distributeur ordinaire de ses aumônes; mais une rivalité sourde & plaisante s'était bientôt élevée entre eux. C'était à qui découvrirait le plus d'indigents à soulager; mais souvent ils se livraient à des recherches sans se le dire; ils allaient à domicile en cachette, s'appliquant à se donner le change sur leurs découvertes. Bientôt le pauvre devint rare dans les limites peu restreintes pourtant de Rambouillet. Plus de pauvres, plus de nécessiteux sous le regard du château. Ils allèrent les chercher plus loin; ils les trouvèrent d'abord, puis les pauvres manquèrent de nouveau. Ils braconnèrent alors où ils purent; ils se taisaient l'un à l'autre les bons endroits, chacun mettant une sorte d'orgueil à les exploiter le premier... »

Le duc donnait en aumônes réglées 132,000 francs par an, sans compter 300,000 francs pour l'entretien d'un hospice, sans compter 3,000 francs par mois pour ses *menus plaisirs*, c'est ainsi qu'il appelait les aumônes qu'il faisait chaque jour, dans ses promenades ou à la porte des églises, & à chaque pauvre qui recevait son offrande il disait tout bas : *Je vous remercie*. Toutes les terres dont il était seigneur recevaient de lui de notables bienfaits : il bâtit un hospice aux Andelys, une halle à Gisors, une écluse au Tréport, une fontaine et des écoles à Châteauvillain. Il embellit les jardins de Sceaux, afin d'être agréable aux promeneurs qui pouvaient y aller librement. Il était le meilleur des maîtres pour ceux qui composaient sa maison; il employait la courtoisie même avec ses domestiques, il ne les froissait ni ne les contristait jamais; ses fermiers, ses vassaux étaient traités avec la même délicatesse & la même bonté. Il consentit à vendre quelques-unes de ses terres, entre autres Rambouillet, qu'il sacrifia au désir de Louis XVI, mais il ne vendait pas ses pauvres, il les emmenait avec lui.

Chose étonnante, ce peuple fut reconnaissant, & entoura son bienfaiteur, jusqu'à sa mort, des plus vifs témoignages d'amour & de vénération. Les habitants de Vernon, entre autres, obligés de planter un arbre de liberté, l'établirent à la porte du château & y attachèrent un tableau où l'on lisait en gros caractères :

HOMMAGE A LA VERTU.

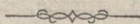
Ces marques de gratitude, si bien méritées, furent les derniers plaisirs que le duc goûta sur la

terre. Il vécut jusqu'au 4 mars 1793, assez pour avoir vu la mort du roi & la ruine de la monarchie de Louis XIV. Il mourut en disant sur lui-même les prières des agonisants : *Sortez de ce monde, mon âme, partez!*

Les journaux révolutionnaires eux-mêmes furent justes envers cette noble mémoire. L'un d'eux écrivait :

« Le citoyen Penthievre est mort lundi matin, » dans son château de Vernon, d'une hydropisie » de poitrine. Ses revenus, montant avant la Ré- » volution à cinq millions, sont actuellement » réduits à trois. Tout le monde sait l'usage qu'il » faisait de ses richesses : c'était le patrimoine des » pauvres, déposé par la fortune entre les mains de » la vertu. L'histoire dira qu'il fut prince, qu'il » était né près d'un trône, qu'il vécut tranquille & » soumis aux lois quand ce trône fut renversé; » mais la voix du pauvre percera à travers les siè- » cles pour le proclamer le père des indigents. »

Le livre dont nous avons tiré ces extraits est consciencieusement étudié et enrichi de beaucoup de documents curieux; il forme une lecture instructive & pleine d'intérêt (1).



L A

LITTÉRATURE FRANÇAISE

PAR M. STAAF (2).

Nous annonçons la mise en vente des deux premiers volumes de cet important ouvrage, dont nous avons parlé plus amplement en 1868. Il est impossible d'analyser un livre qui est lui-même une compilation; bornons-nous à dire que cet ouvrage, véritable encyclopédie de la littérature française, depuis son aurore jusqu'à nos jours, est fait avec un goût, un soin, un savoir qu'on ne peut

(1) Paris, chez Firmin Didot, rue Jacob, 56, un fort volume. Prix : Paris, 3 fr.; par la poste, 3 fr. 50.

(2) Paris, Didier, 35, quai des Grands-Augustins. — Prix : le 1^{er} volume, Paris, 7 fr. 50; par la poste, 8 fr. 50. Le 2^e volume, Paris, 8 fr. 50; par la poste, 9 fr. 75.

trop louer. Les notices sur les auteurs sont exactes, les jugements sûrs & motivés, les citations toujours heureuses. On peut regretter seulement que l'auteur, si prodigue de citations & d'éloges pour le moindre poëte, le plus chétif auteur de pièces de théâtre, se soit montré si avare envers les écrivains chrétiens : apologistes, poètes, historiens, romanciers, n'ont guère droit de cité dans ces gros volumes où figurent tant d'illustres inconnus; de Maistre, Bonald, Michaud, y figurent à peine, l'abbé Bautain & l'historien Gabourd n'y sont pas nommés, & plus on admire les connaissances variées de l'auteur, plus on regrette cette étrange partialité. Ce qui ne nous empêche pas de recommander son livre comme un des meilleurs cours de littérature qu'on puisse offrir à la jeunesse studieuse & aux gens lettrés.

NOTIONS SUR LES BEAUX-ARTS

PAR A. CHAILLOT (1)

Ce tout petit volume peut être utile aux jeunes personnes en leur donnant des notions exactes sur les arts; il explique très-bien, à propos du dessin, la différence qui existe entre le dessin linéaire, le dessin d'ornements, les divers genres de peinture : lavis, émail, miniature, aquarelle, pastel, peinture à l'huile, peinture à fresque. Il donne une idée des procédés matériels, aussi bien que du style des diverses Écoles. Le même système d'explications claires & précises s'applique à la sculpture, à la gravure, à la musique; quelques gravures aident à la compréhension. — Ce livre sera bien placé entre les mains de toutes celles qui s'essayent à tenir un crayon ou à faire parler les touches d'un piano. Il est bon de connaître l'histoire & les différentes branches de ces arts qui rendent le Beau sensible aux yeux ou à l'ouïe, & qui donnent à l'esprit & aux sens tant de nobles & pures jouissances.

(1) Chez Sarlit, libraire, rue Saint-Sulpice. Paris, un petit volume. — Prix : Paris, 1 fr.; par la poste, 1 fr. 10.



L A

FAMILLE REYDEL

(SUITE.)

XIX

LA DEMANDE.

Qui dira quel essaim de rêves escorta Albine à son retour & la berça longtemps encore? Quand les esprits ardents et enthousiastes s'éprennent d'une idée, elle devient la dominatrice de leur vie, tout lui est soumis, ou, pour mieux dire, tout n'est rien à côté d'elle. La pensée d'un mariage qui aurait réconcilié les deux branches de sa famille, uni les intérêts & les cœurs, s'était ainsi emparée d'Albine, & tout ce qu'il y avait dans son âme de générosité, d'élan, de piété, s'attachait à cette idée, à cette chimère peut-être. La religion même, si puissante sur son cœur, devenait l'auguste complice de son amour; Dieu ne bénit-il pas ceux qui apportent la paix? l'union dans les familles n'est-elle pas un don précieux de sa droite, & ne serait-il pas doux & glorieux pour elle d'apporter en dot à son fiancé la réparation d'un passé mauvais, l'oubli, la joie, la concorde, & de devenir l'instrument de la réconciliation entre ses plus proches & ses plus chers? Ne serait-ce pas un jour céleste que celui qui ramènerait au château paternel la famille exilée, que celui où son aïeule ouvrirait les bras aux fils de son époux dont le silencieux pardon aurait couvert sa faute? Quelle nouvelle vie pour tous à dater de ce moment! quelles nouvelles sources d'affection pour elle-même! par quelles tendresses elle payerait sa grand'mère & lui ferait oublier ses peines! de quels soins elle entourerait sa nouvelle famille! comme elle serait une fille dévouée & une aimable sœur pour les parents & la sœur de Max! Et avec les faciles illusions de la jeunesse, elle ne doutait pas que ces beaux songes ne s'accomplissent un jour, jour encore lointain peut-être, mais elle & son cousin étaient jeunes & avaient un trésor d'années devant eux. L'avenir paraît sans terme quand

Des ormeaux qui bordent le chemin
On passe les premiers à peine.

Pour la sympathie réciproque, elle y croyait, car elle ne savait pas encore qu'il est possible d'aimer sans être aimée, & le langage affectueux, l'attitude empressée de son cousin avaient paru à son âme ignorante la véritable expression de l'amour, — l'amour profond, timide, semblable à celui qu'elle éprouvait & qu'elle était prête à avouer, tant il lui semblait justifié par le mérite de Max & par les malheurs qu'elle devait réparer. Elle aurait avoué, mais elle ne se confia point; seulement, elle vécut à côté de son aïeule avec plus de bonne grâce & de douceur, avec des rapports plus faciles; il semblait que l'avenir qu'elle rêvait, eût enchanté sa mélancolie & rouvert dans son âme cette source de tendresse dont la mort d'Esther avait glacé le cours.

Madame Reydel remarquait un changement dans le caractère de sa petite-fille; elle en attribuait l'honneur au séjour de Paris, & elle disait à monsieur Horace :

« Vraiment, le voyage a fait merveille! l'humeur d'Albine est toute changée, elle redevient aimable, un peu rêveuse, par exemple, la pauvre enfant! mais un si grand malheur laisse toujours des traces dans le cœur... enfin! elle se console, & je crois que votre cousine Marie a bien aidé à la tirer de ses humeurs sombres... aussi, mon cher Horace, compté-je l'inviter à nous donner quelques jours.

— Vous lui ferez beaucoup d'honneur, & à moi beaucoup de plaisir.

— Cela distraira Albine; je conviens que la Pêcherie n'est pas bien gaie, hélas!

— Il viendra des jours plus heureux; vous marierez Albine, & les enfants, les petits-enfants animeront la grande maison.

— Plaise à Dieu! mais, mon cher ami, Albine me témoigne si peu de confiance que je ne puis deviner ses pensées sur l'avenir. Vous savez, il n'est plus de mode de se confier à ses parents.

— Eh! eh! quand nous étions jeunes, n'était-ce pas la même chose? n'avions-nous pas nos petits

secrets, & nos mères-grands ne s'en plaignaient-elles pas ?

— Albine aurait donc un secret ? demanda madame Reydel dont la méfiance était soudain éveillée.

— Un secret ? mais toutes les petites filles en ont, ne fût-ce que celui de leur rêve.

— Je crois que vous en savez plus que vous ne dites, la Ferté, » dit madame Reydel en secouant la tête.

Il ne savait rien, mais quelques semaines après, au reçu d'une lettre de madame d'Alville, il crut avoir pénétré le secret de sa pupille, & le cœur plein de satisfaction, il courut à la Pêcherie & communiqua à madame Reydel la missive qui leur était en quelque sorte destinée à tous deux. Elle la lut à deux reprises, & tendant la main à monsieur Horace, elle lui dit les larmes aux yeux :

« J'approuve, je consens de tout mon cœur, cher ami ! une nouvelle alliance avec votre famille nous honore, & tout le bien qu'on dit d'Édouard d'Alville me fait espérer que ma chère fille sera heureuse avec lui, autant qu'on peut l'être ici-bas.

— C'est un excellent & charmant garçon, plein de cœur, d'honneur, pas pédant, quoique savant, ni sec, ni phraseur, ni moqueur ; un homme simple, instruit, comme il faut, & bon chrétien, ce qui n'a jamais rien gâté.

— Certes ! & quel bonheur pour Albine qu'un pareil mari, avec tous les avantages de position que nous lui connaissons !

— Il sera fort bien partagé aussi, mon ami Édouard. Communiquerez-vous bientôt cette demande à Albine, madame ?

— Je désire, mon cher Horace, que cette communication lui soit faite par vous, son tuteur. J'ai fait des propositions de mariage à Esther, peu de mois avant sa mort... ces souvenirs m'impressionnent trop vivement, & je souhaite que, pour Albine, vous soyez l'interprète des vœux de madame d'Alville & des miens.

— Volontiers, & j'y ferai de mon mieux. »

Une demi-heure après, Albine était en possession de la lettre de madame d'Alville, &, après l'avoir parcourue d'un coup d'œil, elle la relisait posément & avec autant de réflexion que sa grand-mère & son oncle auraient pu le désirer ; si elle avait eu de l'amour, cette lettre l'eût rendue heureuse ; si elle avait eu de la vanité, cette lettre l'eût flattée, mais dans la situation d'âme où elle se trouvait, elle ne lui inspirait qu'une grande tristesse. Elle regrettait de ne pas mieux répondre à l'attente de madame d'Alville & de Marie, si bonnes toutes deux & si tendres pour elle, à l'amour d'Édouard, qui lui offrait tout ce qu'un honnête homme peut donner, cœur, nom & fortune. Et ce cœur, elle savait combien il était noble, ce nom respecté, cette fortune honorable ; pourtant, la pensée d'accepter ne lui venait pas, elle n'eut ni combats ni hésitations, & quand

monsieur de la Ferté entra, & lui dit d'un ton de contentement intime :

« Eh bien ? »

Elle baissa les yeux & répondit :

« Non, mon oncle.

— Comment, non ! vous voulez plaisanter ou coqueter, Albine.

— Je vous assure que non, mon oncle.

— Vous n'avez pas lu cette lettre ?

— Je l'ai lue & relue, je suis très-honorée de la demande de monsieur Édouard, mais je ne puis pas l'accepter... j'en suis très-fâchée à cause de Marie que j'aime de tout mon cœur. »

Monsieur de la Ferté sentait une forte tentation d'impatience lui monter au cerveau ; il fit un effort pour se calmer, & s'asseyant auprès d'Albine, il lui prit la main & lui dit :

« Vous êtes une fille raisonnable, ma nièce ; vous n'avez pas lu de romans, que je sache ; je vous ai toujours trouvé un bon esprit clair & solide, & voilà que, sans un motif avouable, vous refusez un mariage excellent, & vous venez me dire que vous en êtes très-fâchée !

— Oui, mon oncle, Marie a été comme une sœur pour moi.

— Eh ! parbleu ! devenez sa sœur puisqu'on vous en prie ! Où est l'obstacle ?

— Je n'aime pas monsieur Édouard.

— Permettez-moi de vous dire que vous êtes difficile. N'est-il pas bien élevé ?

— Si.

— Aimable ?

— Oui.

— Plein de qualités, de cœur, des principes excellents ?

— Je le pense.

— Eh bien, alors ?

— Eh bien ! mon oncle, je n'ai pas envie de l'épouser.

— Vous n'avez pas lu de romans, Albine, mais vous en faites, ce me semble... Qu'est-ce que c'est que ces billevesées-là ! est-ce qu'il faut un si furieux amour pour se marier & vivre honorablement ensemble ? Les mariages de raison valent bien les mariages d'amour.

— Vous croyez ? dit-elle avec un sourire. Pourtant, cher oncle, vous aimiez ma tante Alphonsine ?

— Comme Édouard vous aime, & ma femme m'a aimé plus tard, comme vous aimerez votre mari.

— Non, mon oncle, répondit-elle sérieusement ; car je n'épouserai pas monsieur d'Alville.

— Vous croyez donc préférer quelque godelureau ? »

Elle ne répondit rien ; monsieur Horace lui fit à deux reprises la même question sans obtenir de réponse ; elle courbait la tête & une rougeur de pourpre couvrait son visage.

« Vous ne voulez pas vous marier ? dit-il enfin.

— Si mon cousin Max vous demande ma main, mon oncle, vous pouvez dire oui.

— Ah ! le vent souffle de ce côté ! » s'écria-t-il découragé.

Il fut obligé de porter à madame Reydel le refus d'Albine ; elle écouta d'un air pensif les réflexions de monsieur Horace, qui s'était gardé cependant de lui faire part du dernier mot de l'entretien, & après avoir longtemps réfléchi, elle dit :

« Je crois que ce jeune Max, qu'elle n'a jamais vu, mais dont elle a ouï parler, lui a tourné la tête & à ma pauvre Esther aussi. Ah ! que je déplore notre voyage de Vichy ! »

Monsieur de la Ferté fut émerveillé de ce trait de perspicacité, mais il eut soin de ne pas dévoiler son admiration, & il s'en alla en réfléchissant sur les lubies des jeunes filles & sur le discernement propre aux vieilles femmes.

« Si étourdies d'abord, si sages ensuite ! disait-il entre ses dents en regagnant sa maison. A-t-on idée des caprices de cette petite Albine, & Max pense-t-il seulement à elle ?... si c'était Esther, je ne dis pas !... »

XX

MARIE

Le refus d'Albine fut notifié avec toutes sortes de regrets à la famille d'Alville, & cependant il ne rompit pas les rapports ; Marie continua la correspondance avec son amie, aussi affectueuse, quelquefois un peu plus triste que par le passé ; elle était pour Édouard une aimable & innocente avocate, mais quand le juge est prévenu, la cause ne se gagne guère. Madame Reydel, elle aussi, aurait voulu renouer ces projets d'union ; elle voyait Albine redevenue comme autrefois morne & mélancolique, sans paroles & sans sourires ; les jours semblaient lui peser, ses occupations n'avaient pas d'attrait.

« Elle regrette peut-être, » se dit l'aïeule.

Elle ne regrettait pas, mais elle attendait & se consumait dans l'attente. Chaque journée, chaque courrier amenaient une déception qui amassait sur son cœur un ennui plus pesant que les glaces du pôle. Elle avait attendu d'abord avec certitude, puis avec une inquiète impatience ; maintenant, une année écoulée sans que Max eût donné un signe de vie, elle n'espérait plus, & pourtant elle attendait encore, car son esprit & toutes ses facultés étaient tendus vers une attente sans fin, & qui assombrissait l'âme plus que ne l'eût fait une infortune réelle ou un labeur écrasant. Madame Reydel, qui voyait les effets sans en connaître la cause, voulut la distraire ; elle invita mademoiselle d'Alville à passer quelques semaines à la Pêcherie, l'invitation fut acceptée de très-bonne grâce ; Ma-

rie arriva en Bourgogne, par les jours charmants de l'automne, en pleine vendange, en pleine gaieté, & Albine elle-même se rasséréna pour la recevoir.

Leur amitié se renoua plus tendre, très-confiante de la part de Marie, affectueuse, caressante, mais un peu silencieuse de la part d'Albine. Elle n'avait à cacher qu'une pensée, mais une pensée peut être un événement comme elle peut être une faute, & celle d'Albine se rattachait trop étroitement au secret de sa famille, pour qu'elle la révélât volontiers. Pourtant, le nom de Max se trouvait parfois dans la conversation de Marie, elle parlait souvent de son frère ; sa pensée, à elle, penchait toujours du côté de ce frère bien-aimé ; son nom, son image revenaient, & le nom de son ami se mêlait fréquemment à ce souvenir fidèle. Elle dit un jour à Albine :

« Savez-vous bien, méchante, qui n'avez pas voulu devenir la fille de maman, que votre cousin approuvait fort les projets d'Édouard ?

— Il les connaissait ? demanda Albine d'une voix tremblante.

— Oh ! oui, Édouard ne lui cache rien, c'est son Albine à lui ! il a connu la demande, il a connu le refus également, & il en était bien mortifié. Il disait qu'il eût été bien content de devenir le cousin de son ami, & de faire plus ample connaissance avec une cousine qu'il n'a vue qu'une fois. Il est très-bon, monsieur Max, & si dévoué à mon frère ! Ah ! si vous aviez voulu, si vous vouliez encore, chère petite Albine, nous ne ferions qu'une famille, heureux au possible ! & je ne pense pas que sur la terre il y aurait une femme plus heureuse que vous, car il n'y aurait pas de meilleur mari qu'Édouard... vous ne le connaissez pas, vous ne voyez que son extérieur un peu trop grave, mais avec nous il est si gai, si simple, si bon ! »

Albine ne répondait pas : une cruelle oppression étouffait sa voix, elle eût donné des années de vie pour un moment de solitude qui lui permît de pleurer ; car elle voyait la vérité enfin, l'éclair avait lui ! Sa compagne, inquiète de son silence, se pencha vers elle, l'embrassa & lui dit tendrement :

« Chère amie, ne soyez pas mécontente si je vous ai reparlé d'un sujet qui ne vous est pas agréable ; c'était mon rêve, j'ai aimé tant Édouard & je vous aime tant ! »

La bonté de Marie attendrit soudain Albine ; elle pencha la tête sur l'épaule de son amie & pleura à son aise.

« Je regrette, dit-elle enfin, de ne pouvoir vous satisfaire tous, mais c'est impossible, Marie. »

Marie n'interrogea point ; elle voyait que son amie avait un secret, & elle ne voulait pas forcer ses confidences. Elle la consola au contraire du chagrin qu'elle éprouvait, & lui dit :

« Ne pleurez pas, chère amie, nous n'en serons pas moins amies ; vous ne voulez pas vous marier ? eh bien, moi non plus, oh ! jamais ! »

Albine la regarda avec surprise, mais l'idée que Marie portait en son âme un mystère romanesque & dangereux, ne pouvait subsister devant la candeur de son regard & le calme de sa parole.

« Jamais ! vous ne vous marierez jamais ? » demanda Albine.

Marie sourit, & se penchant à l'oreille de son amie, elle dit :

« Si, plus tard, avec le bon Dieu ! »

Albine lui serra la main ; à l'heure du désenchantement où elle était arrivée, elle comprenait si bien qu'on quittât le monde & qu'on cherchât un asile dans les bras divins ! Marie reprit avec gaieté :

« Vous ne voulez pas vous marier, ni moi non plus, ni monsieur Max non plus. Mon frère le taquinait là-dessus, un soir de l'hiver dernier, & monsieur Max, après s'être bien défendu, tantôt en riant, tantôt sérieusement, dit enfin : « Je ne me marierai que si je rencontre un jour une femme qui ressemble à l'aînée de mes cousines, à Esther Reydel. Son souvenir me garde contre tout autre amour. — En vérité, dit ma mère, voilà qui est bien chevaleresque. — Tu n'es pas de notre siècle, reprit Édouard. » Monsieur Max rit aussi un peu, mais j'ai bien vu, Albine, que c'était vrai & qu'il avait aimé Esther. »

Albine soupira profondément & dit en baissant les yeux vers la terre :

« Ma sœur Esther ! il l'aimait. Et qui ne l'eût aimée ! »

Elle passa une mauvaise nuit à la suite de cet entretien cruel où Marie, d'une main innocente, avait mis au néant ses illusions. Elle pleura sur son chevet, elle se désola, douleur d'enfant qui fait sourire les vieillards, & qui pourtant mord profondément le cœur où elle est logée ; &, humiliée, accablée, elle entrevit avec crainte l'avenir si long encore devant ses pas. L'amitié d'Esther avait rempli la première & la meilleure partie de sa vie ; un rêve, moins qu'un rêve, une illusion venaient d'occuper une année entière, que ferait-elle du reste ? par quelle affection seraient consolés, par quel travail remplis, par quel devoir enchaînés ces jours, ces mois, ces années qu'elle aurait encore à passer sur la terre ? Elle ne voyait rien, rien ne lui semblait possible après ce projet qui avait si doucement occupé son âme & qui conciliait son attrait avec les sentiments de justice qu'Esther lui avait légués. Elle s'endormit sur le matin & ne se réveilla, après un sommeil pénible, qu'en entendant une voix douce qui disait son nom.

C'était Geneviève qui, inquiète de ce repos plus prolongé que de coutume, était venue l'éveiller. Albine ouvrit les yeux & la regarda ; sa sœur l'embrassa & lui dit :

« Mademoiselle Marie est venue m'appeler, & nous sommes allées à la messe ensemble. J'ai empêché qu'on t'éveillât, ma sœur, car tu as mal dormi.

— Comment le sais-tu ?

— La porte de ta chambre était restée ouverte, & j'ai entendu que tu te retournais & que tu soupirais souvent. Et tu as l'air triste ce matin.

— Tu trouves, Geneviève ?

— Oui, ma sœur ; je sais bien que tu regrettes toujours notre pauvre Esther que le bon Dieu a prise, mais pourtant, il me semble... »

Elle s'arrêta, le regard fixe & mélancolique de sa sœur aînée la troublait.

« Que te semble-t-il ?

— Je veux dire qu'il te reste d'autres biens & que tu pourrais encore être heureuse, si tu voulais. Grand'mère serait bien contente si tu t'occupais d'elle comme le faisait Esther, & moi...

— Eh bien ! toi ?

— Moi, si tu me faisais la moitié autant d'amitiés que m'en fait mademoiselle Marie, je t'aimerais bien... Je t'aime tout de même, ajouta-t-elle en sautant sur le lit & en passant ses bras autour du cou d'Albine, va, je t'aime de tout mon cœur, mais je serais heureuse si tu te promenais avec moi, si tu me faisais des lectures, si tu disais ton chapelet avec moi, comme Marie. Hier, elle m'a lu des vers sur le petit Louis XVII :

En ce temps-là du ciel les portes d'or s'ouvrirent...

Je comprenais très-bien, je t'assure, & aujourd'hui elle va me montrer le point des Gobelins. Elle est bien aimable, mais si c'était toi, j'aurais beaucoup plus de plaisir... Allons, tu as l'air triste maintenant ! prenons que je n'ai rien dit. »

Elle l'embrassa de nouveau, mais ce babil enfantin & pourtant si raisonnable avait touché Albine au cœur. Elle embrassa sa sœur à plusieurs reprises & la regarda. Geneviève, âgée de près de quatorze ans, ressemblait à sa sœur Esther au même âge ; elle avait sa taille frêle ; son ovale un peu allongé, ses yeux bruns pleins de lumière, ses cheveux épais & une expression douce sans fadeur, animée sans légèreté. Ce souvenir attendrit davantage Albine ; elle serra la main de sa sœur & lui dit :

« Pardonne-moi, Geneviève, je t'ai bien négligée, c'est vrai.

— Je ne dis pas cela, ma sœur.

— Non, tu ne te plains pas ; mais moi je conviens de mon tort. La perte d'Esther m'a bouleversée. Je tâcherai de mieux faire.

— Oh ! ma sœur, tu es trop bonne. Je ne demande pas que tu te sacrifies, si tu pouvais seulement te promener quelquefois avec moi, ou m'indiquer un livre à lire...

— Nous nous arrangerons ensemble, je te le promets. Tu seras ma chère consolation.

— Vrai ?

— Tu verras. »

Geneviève l'embrassa encore, madame Reydel l'appela du jardin.

« J'y vais ! » s'écria-t-elle.

Elle jeta un baiser à Albine & s'enfuit. Albine la regarda aller, charmante vision de la jeunesse, de l'innocence, de l'espérance, & elle se dit :
« Je tâcherai de me consoler avec elle; mon

Dieu! aidez-moi! vous me l'avez envoyée comme un bon ange, sauvez-moi par elle! »

M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

MÉMOIRES D'UN HÉRISSEON

JE suis fort laid, tout le monde le sait, & je me vois tel que je suis.

Il y a des hommes dont l'aspect n'est pas plus séduisant que le mien; il y a aussi des femmes dont la physionomie produit un effet analogue à celui des pointes aiguës dont mon corps est enveloppé: les regards ne s'arrêtent pas plus volontiers sur elles que les mains sur moi. Mais les hommes & les femmes ne se rendent jamais compte de leur laideur; parfois même lorsque cette laideur est assez complète pour attirer l'attention, ceux qui sont des objets d'étonnement s'imaginent être des objets d'admiration; tandis que moi, j'ai la conscience d'être un affreux petit animal, & si Dieu m'avait créé plus grand, je serais un monstre effrayant, à la vue duquel l'espèce humaine prendrait la fuite. J'ai, du reste, entendu dire un jour à des savants, qui discouraient en plein air, & près desquels j'étais blotti sous des feuilles mortes, qu'il existe dans un pays lointain des espèces de hérissons beaucoup plus gros, et probablement plus hideux que nous. Je serais content de les voir, mais ce désir ne sera jamais satisfait, à moins que les caprices du sort ne lient ma destinée à celle de quelque voyageur aventureux.

Je suis né dans une forêt de Lorraine: ma mère ne m'a jamais caressé, par une raison bien simple que chacun comprendra facilement; l'humeur de mon père était tout à fait assortie à son physique, il nous repoussait brusquement, mes frères & moi, chaque fois que l'instinct filial naissant dans nos cœurs nous portait à nous rapprocher de lui; nous retombions alors dans le lit de mousse qui nous servait de berceau, & nous nous entrepiquions mutuellement.

Déjà je courais seul sur l'herbe verte, à l'ombre des grands arbres dont le feuillage épais nous garantissait tantôt de la pluie & tantôt de l'ardeur du soleil, lorsqu'un jour j'entendis autour de moi

un grand bruit: le sol tremblait sous les pieds des chevaux & l'air retentissait de bruyantes fanfares. Des chiens couraient en aboyant, des coups de fusil réveillaient les échos! Je frissonnais de terreur! Le fer d'un cheval au galop avait effleuré mon corps, & j'avais senti toutes les pointes dont je suis revêtu s'enfoncer à leur racine dans ma chair. A peine étais-je revenu de cette frayeur que j'entrevis deux yeux flamboyants fixés sur moi. Instinctivement je me mis en boule: je déroutais ainsi mon ennemi qui pouvait aussi bien me prendre pour une chose que pour une bête, & puis, j'imitais en cela les poltrons qui ferment les yeux pour ne pas voir le danger.

Mon ennemi était un chien tombé en arrêt devant moi, malgré le cri de rappel qui ralliait toute la meute. Le piqueur, voyant l'obstination de Castillo à rester cloué à la même place, s'approcha pour savoir quelle était la cause de sa désobéissance, & il finit par m'apercevoir à demi caché entre une pierre & une branche sèche.

« Tiens, c'est un hérisson, dit-il en descendant de cheval, je vais le rapporter au petit, ça l'amusera. »

Il me mit dans la poche de sa veste & repartit à fond de train. C'était la première fois que je montais à cheval. J'ai su depuis que c'est un plaisir très-désiré par les jeunes gens & même par les enfants; mais je dois avouer que je n'y trouvai, pour ma part, aucune jouissance; j'étais ballotté sans trêve ni repos, de droite à gauche & de gauche à droite, & ce va-&-vient continuel me troublait le cœur. Une pipe, dont les états de service dataient de loin, partageait avec moi l'honneur d'être transporté dans la poche du piqueur Philippe, & l'odeur qui s'en exhalait augmentait encore le malaise que j'éprouvais. Espérant que l'air me ferait du bien, je posai mes pattes sur le bord de la poche, je sortis ma tête de cette atmosphère empoisonnée, & en effet, je me sentis bientôt ranimé; mais tout à



coup une secousse donnée au cavalier par son cheval me donna à moi-même une impulsion si violente, que je fus lancé sur le sable d'une route qui m'était inconnue.

Étourdi d'abord par la chute, je demeurai immobile, sans pouvoir me rendre un compte exact de ce qui venait de m'arriver; puis la mémoire me revint & je compris que j'étais seul en face des difficultés de la vie, dans un pays éloigné du mien.

Qu'on se représente, pour bien comprendre l'horreur de ma situation, un pauvre enfant d'une nationalité quelconque, jeté sans appui sur une terre étrangère!

La nuit enveloppait déjà les objets qui m'entouraient; je vis cependant des arbres à peu près semblables à ceux de ma forêt, puis un peu plus loin un mur très-élevé. Je pensai qu'il fallait avant tout chercher un abri, & je me couchai entre les racines d'un sapin. Je songeai alors au gîte où je rentrais chaque soir, & quoique la tendresse de ma mère n'eût jamais été très-expansive, à son souvenir des larmes coulèrent de mes yeux. Je dormis peu: durant la nuit, je crus sentir un de mes frères près de moi, mais je me trompais, c'était une branche d'épines.

Dès que parurent les premiers rayons du jour, je quittai mon nid solitaire & je marchai au hasard, remettant ma destinée aux mains de Celui qui a créé les hommes, les choses & les animaux.

J'avais faim & je m'arrêtai près de jeunes plantes, fraîchement écloses, pour déjeuner; pendant que je me livrais à cette occupation indispensable, la joie revenait dans mon cœur, & je pensais que, partout, avec du courage, l'homme & le hérisson peuvent se tirer d'affaire.

Je fus arraché à mes réflexions par le cri d'un enfant, par un cri à la fois doux & vibrant: un petit pied effleurait mon corps.

Mes regards s'attachèrent sur l'enfant qui avait poussé ce cri & auquel appartenait ce pied. Si j'avais eu des bras, je les aurais tendus vers lui; car sa douce figure m'attirait comme le soleil attire les oiseaux!

Il était mince, blond & pâle; ses grands yeux noirs avaient une expression d'intelligence & de bonté dont mon cœur fut attendri. Je ne saurais vous dire si Félix était régulièrement beau; mais ce que je puis affirmer c'est que son visage avait un charme infini.

« Oh! la jolie petite bête! » s'écria-t-il en me regardant avec étonnement.

A mon tour, je fus bien surpris d'entendre dire que j'étais une jolie petite bête, car le ruisseau de la forêt, en reflétant mon visage, m'avait révélé ma laideur.

Félix se baissa, me regarda attentivement, puis il avança la main pour me prendre. Je me mis en boule, afin de rendre sa tâche plus facile, mais aussitôt il recula effrayé.

Il prit un bâton & me poussa; je roulai sur mon dos & je m'ouvris.

« Ah! que c'est laid, » dit-il avec horreur.

Pourtant il s'approcha de nouveau, se hasarda à me toucher, me roula dans son mouchoir de poche & m'emporta.

En sortant du mouchoir de Félix, je me trouvai sur le perron d'un château. Un cercle de curieux se forma aussitôt autour de moi.

« Est-ce une bête dangereuse? demanda le petit frère de Félix.

— C'est une bête horrible, s'écria une jolie blonde, & elle s'éloigna en faisant une grimace de dégoût.

— Il n'a pas l'air méchant, reprit un domestique qui n'avait pas l'air méchant non plus, & dont la bouche restait ouverte de stupéfaction, tandis que son nez, taillé sur le patron d'un bec de perroquet, s'allongeait horizontalement par-dessus la tête des enfants; il me donna un coup de plumeau, & les pointes dont je suis hérissé s'étant accrochées dans les plumes, il m'entraîna en voulant retirer l'insigne de ses fonctions.

Chacun s'écarta avec terreur: le domestique me lança un vigoureux coup de pied & je tombai en bas du perron en emportant le plumeau.

« Il m'arrache mon plumeau, s'écria mon antagoniste! il est plus fin que moi.

» Ça, ce n'est pas difficile, répliqua une petite femme de chambre qui n'avait encore rien dit, & qui regardait son camarade d'un air narquois.

» En tout cas, je serai le plus fort, répondit-il, en s'emparant d'un bâton.

» Ne le touchez pas! s'écria Félix en se jetant courageusement au-devant de mon ennemi: Il est à moi! »

Le bâton, déjà levé, s'abaissa.

« Allez faire votre ouvrage, & ne vous mêlez pas de nos jeux, papa vous l'a défendu, ajouta mon cher petit maître qui, en cet instant, me parut un héros. »

Je vis alors paraître un jeune prêtre qui était le précepteur des enfants; il se baissa pour me regarder, et dit en souriant:

« C'est un hérisson! »

Puis il détacha doucement une à une les plumes entremêlées à mon redoutable poil.

Félix lui demanda la permission de me garder toujours. L'abbé y consentit, & c'est ainsi que je pris place au château!

A cette époque je ne me rendais pas un compte exact des choses que je voyais autour de moi. Ce ne fut que graduellement que la civilisation pénétra dans mon esprit, & cela, grâce à la tendresse de Félix qui m'emmenait souvent avec lui, me parlait sans cesse, & me donnait toutes les occasions possibles d'agrandir le cercle de mes idées.

Dès le premier jour, il m'emporta dans sa chambre, où je me trouvai d'abord fort dépaysé: plus d'herbes fraîches à ronger, plus de pommes de pin à faire rouler sous mes pattes, plus de terre à

gratter, plus de gouttes de rosée pour mouiller mes lèvres! Partout de beaux tapis dont les fleurs eurent, durant un instant, un attrait trompeur à mes yeux; je me heurtai contre des meubles vernis sur lesquels mes épines laissaient leur trace, ou bien je restais accroché à de soyeuses étoffes qui gémissaient à mon contact, & quand je sortais des appartements dont on m'avait accordé la jouissance, je me trouvais dans de longs corridors sur le sol desquels je glissais comme sur de la glace; aussi je renonçai bien vite à explorer le château.

Mais Félix, auquel je ne pouvais cependant confier mes impressions, les devina toutes, & bientôt après mon arrivée je devins propriétaire d'une maison. C'était un joli chalet qui, au lieu d'être perché sur la pente d'une montagne entre les glaciers & les lacs de la Suisse, était tout simplement posé dans un coin de la chambre de mon jeune maître, entre sa commode & son petit bureau.

Ma demeure contenait toutes les choses qui pouvaient me plaire: néanmoins quand, chaque jour, Félix m'emmenait dans le parc, en revoyant le soleil & en respirant l'air embaumé des bois, je regrettais la liberté, ce bien suprême si cher à tous les hommes & à tous les animaux. Pour me consoler, je songeais alors aux compensations que je devais à l'amour de Félix; car, en vivant ainsi à l'ombre de sa protection, j'échappais à tous les soucis de l'existence: je jouissais d'un luxe certainement inconnu jusque-là à la race dont je suis issu: je buvais dans une assiette dorée, je sortais parfois avec les enfants dans une belle voiture, mon cher protecteur me tenait soigneusement sur ses genoux, & sa sœur, la jolie blonde dont j'ai déjà parlé, nouait autour de mes laides épines les rubans qui avaient orné sa chevelure dorée; j'étais pomponné ainsi qu'un bichon d'une espèce précieuse, & si l'amour-propre s'était glissé dans mon cœur, je me serais gonflé comme la grenouille dont le petit frère de Félix récitait l'histoire à son précepteur. Le chalet que j'habitais était un chef-d'œuvre: il sortait des magasins d'Alphonse Giroux, qui l'avait fait construire tout exprès pour moi, & l'avait même exposé au milieu de son riche étalage avec cette inscription: *Hedge-hog s' house*; de sorte que les gens qui passaient sur le boulevard s'étaient arrêtés pour la lire, & que, à Paris, on s'était occupé de moi. L'étiquette qui avait fait connaître aux Parisiens mon existence resta collée sur ma maison durant quelques jours, puis Félix l'enleva, parce que son précepteur, qui était un prêtre de grand sens, lui dit que les Français ne devraient pas emprunter aux Anglais, comme ils ont souvent la monomanie de le faire, leur langue, leurs usages, & même leurs ridicules.

Le caractère de Félix était aussi bon que son visage était doux & attrayant: il faisait tous ses devoirs avec une ardeur sans égale, & j'appris bientôt que, durant son séjour à la ville, il remportait tous les prix de la pension dont il suivait les cours. Quand l'heure de la récréation arrivait,

il s'occupait uniquement de toutes ses bêtes; car, hélas! je m'étais aperçu bien vite, & non sans jalousie, que l'affection de Félix s'étendait aussi sur des poules blanches apprivoisées, sur un coq hardi & intelligent; sur des tourterelles dont le ramage peu varié me fatiguait quelquefois; sur des serins qui se battaient dans leur cage dorée, & enfin sur des cochons de Barbarie d'un naturel vraiment séduisant, & qui, jusqu'à mon arrivée, avaient été les favoris de la ménagerie.

Mais aussitôt que je parus, je régnai en maître sur tous mes rivaux: Félix s'imaginait que j'étais un animal d'une espèce inconnue en Europe, & que nul avant lui en France, ni dans les Gaules, n'avait rencontré un hérisson. Il m'appelait son petit *porc-épic*, & croyait fermement que le hasard des voyages avait pu seul m'égarer dans une forêt de Lorraine.

Je passai ainsi quelques semaines au château, puis on revint en ville. Félix emporta toutes ses bêtes, les unes dans des cages, les autres dans des caisses à jours. Quant à moi, je voyageai dans un wagon de premières, caché sous le manteau de mon maître qui redoutait les observations du chef du train. Ma maison, mise à la petite vitesse, vint me rejoindre quatre jours après.

Je ne me plaisais pas autant à la ville qu'à la campagne: je vivais renfermé dans la chambre de Félix en compagnie d'une tortue dont le caractère était peu démonstratif: elle ne me gênait pas, mais n'apportait aucun charme dans ma solitude.

L'hiver, le printemps & l'été se passèrent ainsi: l'automne nous ramena à la campagne, & de nouveau Félix m'emmena dans la forêt où je respirais avec ivresse l'air natal; puis un jour, il fut décidé que mon cher petit maître entrerait chez les Révérends Pères Jésuites; il pleura beaucoup à l'idée de quitter sa famille & sa ménagerie, & à force de prières, il obtint de m'emporter avec lui. Cette perspective m'effrayait, je dois l'avouer. C'était l'oncle de Félix, qui, prêtre dans cette sainte maison, avait promis à son neveu de me garder dans sa chambre. Tout en étant reconnaissant & fier de la faveur qui m'était accordée, je ne me dissimulais pas que le Révérend Père ne me prodiguerait point toutes les marques de tendresse auxquelles j'étais accoutumé; je redoutais les dangers qui allaient m'entourer; sans aucun doute, les élèves, jaloux du privilège dont jouirait Félix, chercheraient à se venger sur moi.

J'étais plongé dans de tristes réflexions le jour où, placé dans un panier avec les livres de mon maître, je quittai le château que je m'étais habitué à considérer comme mon patrimoine.

Félix, à cette heure solennelle, ne s'occupait guère de moi; car il était absorbé par le regret de quitter ses parents, ses poules, ses serins & ses cochons de Barbarie!

Avant de partir, il avait écrit en lettres gigantesques sur les arbres du parc; sur les murs du château, sur les portes de la basse-cour: N'oubliez

pas mes poules ! Pensez à mes oiseaux ! Donnez à manger à mes cochons !

Je me demandais si, au milieu de tant de soucis, lui-même se souviendrait de moi. Aussitôt que le train qui nous emportait fut en marche, Félix répondit à mes doutes en me sortant de mon panier & en me serrant dans ses bras. Il pleurait amèrement, le pauvre enfant exilé ; ses larmes glissaient le long de mon rempart d'épines, venaient mouiller leurs racines, & pénétraient jusqu'à mon cœur.

L'établissement dans lequel j'allais vivre me déplut dès le premier instant ; le jardin ressemblait à un champ dévasté ; la multitude de pieds qui foulait le sol ne respectait ni les gazons ni les fleurs, & je compris à l'instant que je serais un hérisson mort si jamais j'avais l'audace de m'aventurer sur le terrain où s'ébattaient les élèves.

L'oncle de Félix fit un très-bon accueil à son neveu, puis il jeta un coup d'œil sur moi, & dit :

« Ah ! voilà donc ce hérisson bien aimé !

— Mon oncle, répondit Félix, je le recommande à vos bontés.

— Sois tranquille, mon enfant, reprit le saint homme, il sera heureux. »

Mon maître regarda timidement autour de lui & demanda où j'allais coucher ?

Le Révérend Père lui promit de me faire un nid ; mais Félix insista pour connaître le lieu où j'allais dormir, & son oncle lui dit :

« Je le mettrai au pied de mon lit. »

Je fus immédiatement posé sur le tapis de basin, & ma maison devant arriver le lendemain, Félix se rassura & se décida à me quitter.

Je restai blotti sur le lit jusqu'au moment où l'oncle de mon cher maître me donna lui-même le repas du soir ; après quoi il réfléchit que, me garder pour compagnon serait imprudent, & après avoir cherché un gîte pour moi, il me plaça près de sa cheminée, dans une corbeille remplie de copeaux.

On se lève de bonne heure dans les maisons religieuses ; aussi faisait-il à peine jour quand un frère vint faire du feu chez mon protecteur. Après avoir placé des bûches & du menu bois dans la cheminée, il prit une poignée de copeaux dans ma corbeille, & se piqua.

« Tiens, dit-il, il y a là une grosse pomme de pin, ça va flamber tout de suite ! »

Il me prit & me posa au sommet du bûcher, puis il alluma les copeaux ! La flamme m'enveloppa à l'instant : je fis un effort désespéré pour sortir de la fournaise, & malgré la fumée qui m'aveuglait & le feu qui m'embrasait de toutes parts, je parvins à me glisser de côté dans les cendres.

Mais à la vue de cet objet fantastique qui remuait, le bon frère tomba à la renverse en poussant un cri aigu.

Mon protecteur qui, depuis une heure déjà, écrivait à la lueur de sa lampe, se retourna vivement

& aperçut ma silhouette qui se détachait sur les flammes.

Il s'élança à mon secours, me saisit tout brûlant que j'étais, & me plongea dans une cruche remplie d'eau froide. La sensation fut horrible : je sentis des douleurs affreuses ; mais le feu qui me dévorait était éteint ! Le Révérend Père me soigna avec une bonté dont je conserverai le souvenir jusqu'à la dernière minute de ma vie ; enduit d'une pommade bienfaisante, je m'endormis dans un nid de coton.

Quand Félix vint souhaiter le bonjour à son oncle, il s'écria :

« Ah ! comme on sent la corne brûlée ici ; est-ce qu'on ferre des chevaux dans la cour ? »

Le Révérend Père resta un instant sans répondre, puis il dit :

« Non, mon enfant, mais il est arrivé un petit accident à ton hérisson. »

Si j'avais pu parler, j'aurais protesté énergiquement contre l'adjectif : *petit*.

Félix s'écria :

« Ou est-il ?

— Là, lui répondit son oncle en montrant mon nid ; mais ne le touche pas, tu lui ferais mal.

— Que lui est-il donc arrivé ? demanda mon maître. »

Le frère Cyprien l'a pris pour une pomme de pin & a voulu s'en servir pour allumer mon feu.

Félix se mit à sangloter.

« Il en mourra ! il en mourra ! répétait-il, & son désespoir donnait la mesure de son affection pour moi.

— Il faut espérer que nous le guérirons, reprit doucement le bon Père, tout persuadé qu'il fût de la gravité de ma situation.

— Mon oncle, s'écria Félix en joignant les mains, vous allez prier Dieu pour lui. »

Le Révérend Père ne put s'empêcher de sourire.

« Oh ! mon oncle ! vous riez des souffrances de mon hérisson, s'écria Félix, vous n'avez pas bon cœur !

— Je suis, au contraire, désolé de ce qui est arrivé, répondit l'oncle de mon maître, & je vais bien soigner le pauvre petit animal pour te prouver que j'ai grande pitié de ses souffrances. »

En effet, aussitôt que Félix fut rentré en classe, l'excellent Père m'emporta lui-même chez le pharmacien auquel il raconta mon cas.

Le pharmacien lui avoua qu'il n'avait jamais soigné de hérissons brûlés, mais qu'il présumait que les remèdes efficaces pour les brûlures des hommes me seraient favorables ; il approuva l'emploi de l'onguent dont j'étais enduit & conseilla de me faire prendre des bains de guimauve pour arrêter l'inflammation ; puis comme il voyait le Révérend Père très-tourmenté du chagrin vraisemblablement réservé à son neveu, il ajouta en riant :

« Il y aurait un moyen bien simple d'épargner

cette contrariété à l'enfant; ce serait de faire disparaître le hérisson et d'en mettre un autre à sa place. »

En entendant ce conseil barbare mon sang se glaça dans mes veines : Un autre allait usurper les caresses qui s'adresseraient à moi, tandis que je périrais dans l'ombre sans qu'une larme de mon maître vînt mouiller mes cendres!

Mais ma terreur fut de courte durée, le Révérend Père répondit au pharmacien que, en trompant un enfant on l'autorise à employer à son tour la ruse & le mensonge, & qu'il ne voulait pas avoir recours à un pareil subterfuge.

Il m'emporta, me confia à Cyprien & lui donna l'ordre de me prodiguer les soins nécessaires à mon état; je ne fus point froissé de voir l'oncle de Félix me quitter, car je compris qu'il ne pouvait pas me consacrer toutes ses journées.

Cyprien me soigna avec l'ardeur du remords; malgré son dévouement, le soir j'étais *au plus mal!*

Durant toutes ses récréations, Félix pleura près de mon nid de douleur.

Le Révérend Père, tout attendri du chagrin de son neveu, lui promit un joli poney pour les vacances prochaines, mais cette promesse n'arracha même pas un sourire à mon maître, tant le cœur de cet enfant était tendre, & son caractère grand & désintéressé.

Après une semaine de lutte contre la mort j'entrai en convalescence : Félix, heureux comme un roi — comme un roi, du temps où les rois étaient heureux — passa un jour de congé tout entier à mon chevet.

Quand je fus complètement rétabli, je compris à quel point le changement opéré dans mon existence était grand. Je ne pouvais m'habituer à vivre dans un étroit espace sans air ni soleil, & bientôt mon caractère se ressentit de la souffrance morale que j'endurais : une profonde mélancolie s'empara de moi; Félix s'en aperçut & en conçut une vive inquiétude. Il imagina, pour me distraire, de m'emporter avec lui en classe; cela ne m'amusa pas beaucoup, car il était forcé de me cacher tantôt dans son pupitre, tantôt dans son carton : un jour, il me mit sous la table pour me faire prendre l'air un instant; puis, voyant un des surveillants s'approcher de lui, il jeta rapidement sa casquette sur moi. Ennuyé d'être ainsi sous cloche, je voulus me promener, mais mon couvercle incommode se promenait avec moi; je gagnai le milieu de la classe &, du haut de sa chaire, le professeur, étonné, aperçut une casquette qui circulait sur le plancher.

Il descendit bien vite pour examiner de près le phénomène, se disant à part lui que, après avoir interdit aux élèves de faire tourner les tables, il faudrait encore leur interdire de faire marcher leurs casquettes.

En entendant le bruit d'un pas assez lourd qui se rapprochait rapidement de moi, je pris la fuite, courant d'abord à toute vitesse dans le milieu de

la classe, puis je tournai vivement pour me cacher sous une table, au pied de laquelle la casquette s'accrocha, & alors débarrassé de mon fardeau, je m'élançai vers mon maître qui me mit adroitement dans sa poche.

Le professeur ramassa la casquette & vit avec stupéfaction qu'elle n'était attachée par aucune fil & ne contenait aucune mécanique. Il la tâta & la retourna dans tous les sens, écarta la doublure & ne trouva rien, mais il reconnut à son numéro qu'elle appartenait à Félix.

Mon maître, aussitôt interrogé, fit, pour la première fois de sa vie, un mensonge; mais inhabile à tromper, il était plus rouge qu'une cerise, & balbutiait en parlant.

« Je n'avais jamais vu marcher ma casquette, dit-il, probablement qu'on l'a ensorcelé, mais *ce n'est pas moi.* »

Déjà, comme on le voit, il avait appris l'éternel : *Ce n'est pas moi* des écoliers, pris en défaut.

La casquette fut confisquée.

Le lendemain, mon maître, qui avait pris la résolution de ne plus m'introduire en classe, m'emmena à la récréation. Il eut, à mon sujet, une vive altercation avec un de ses camarades qui avait été lui dire que j'étais une *sale bête*. Pendant qu'il jouait des pieds & des poings, un petit sournois, à la figure de fouine, me prit sur le sable & me lança par-dessus le mur qui séparait notre cour d'un jardin du voisinage.

J'éprouvai, en retombant de l'autre côté du mur, un malaise moral & physique très-grand : mon trajet aérien avait été fort pénible; j'étais, pour ainsi dire, incrusté dans une terre fraîchement remuée, je ne pouvais en sortir, & tout en me débattant je songeais à Félix, & je comprenais qu'une barrière infranchissable me séparait désormais de lui. J'entendis bientôt ses cris : il ne m'avait pas vu disparaître, il me cherchait partout, & me demandait aux échos d'alentour. Pour la dernière fois, sa voix chérie frappa mon oreille!

J'appris, le lendemain, en écoutant, caché sous un chou, la conversation du jardinier & du concierge de la maison où le sort m'avait conduit, que Félix, désespéré de m'avoir perdu, s'était échappé de la pension : son oncle, fort tourmenté, avait envoyé à sa famille un télégramme ainsi conçu :

« Félix parti; un Père à sa suite; pas retrouvé! »

J'espère que mon cher petit maître aura fini par rentrer sous le toit paternel où chez les Révérends Pères, mais je n'ai plus jamais entendu parler de lui.

Je passai quelques mois dans le jardin dont chaque coin me devint bientôt familier. Je fuyais les hommes, car l'expérience que j'avais acquise me donnait la ferme conviction que chacun ici-bas doit suivre la voie pour laquelle il a été créé & vivre comme ses semblables. Je regrettais Félix, mais je ne regrettais ni l'or ni les grandeurs, & je me trouvais plus heureux, humblement blotti dans quelque trou de mur, que richement logé

dans le chalet dont Alphonse Giroux avait été l'architecte. Je fuyais l'esclavage & je respirais avec ivresse l'air de la liberté.

Mon indépendance n'eut pas une longue durée : Un jour, je m'étais endormi au pied d'un poirier, & je me réveillai dans les mains parfumées d'ail d'une cuisinière; cette cruelle personne, qui était venue chercher du persil dans le jardin, m'avait surpris, durant mon sommeil, & s'était emparée de moi.

Après m'avoir bien examiné, elle me jeta dans un coin de sa cuisine & me balaya avec les ordures. Puis une heure plus tard, elle vint me rechercher pour me montrer à la fruitière, en lui disant n'avoir jamais vu une bête aussi laide.

La fruitière eut la bonté de me désirer & m'emporta : je passai une semaine dans sa boutique où j'étais fort malheureux : je recevais, du matin au soir, de toutes ses pratiques des coups de sabots ou des coups de bâton.

Un matin, j'étais tristement assis sur des feuilles de carottes, quand, en dépit de mon humble attitude, j'attirai l'attention d'une petite fille, qui s'écria avec terreur :

« Oh ! la méchante bête !

— Ce n'est pas une méchante bête, répondit la fruitière, c'est seulement une bête bien laide. »

La petite fille, ainsi assurée que près de moi elle ne courait aucun danger, se hasarda à me regarder, & même à me toucher.

Cette petite fille avait pour mère une des meilleures clientes de la fruitière, qui saisit l'occasion de lui faire une politesse peu dispendieuse, en m'offrant en cadeau.

A mon grand étonnement la petite fille accepta, & une gentille bonne me mit aussitôt dans un panier qu'elle portait à son bras. J'arrivai dans mon nouveau domicile le cœur plein d'espérance, car je ne pouvais que gagner & je n'avais rien à perdre.

Je tombai au milieu de cinq enfants qui me firent mille misères : les uns m'attelaient à leurs petites voitures ; les autres jouaient avec moi en me lançant en l'air comme une balle & en me laissant parfois retomber lourdement sur le sol : ma barbare petite maîtresse me considérait comme étant une chose & non un animal ; elle oubliait de me donner à manger & m'enfermait dans une boîte où, privé d'air & de lumière, je croyais mourir ignoré.

Je sortis enfin de cette maison par un coup de sort : on m'avait mis sur une raquette, & on s'exerçait à me lancer dans l'espace & à me recevoir comme on lance & reçoit un volant, lorsqu'un coup vigoureux me fit passer par la fenêtre ouverte.

Je serais mort si j'étais tombé sur le pavé, mais je tombai sur une charrette de foin qui passait dans la rue. Le cocher qui avait acheté le foin me trouva blotti dans une botte ; il eut pitié de moi, m'installa dans un coin de son écurie & ne me laissa manquer de rien.

Mon existence n'était pas variée ; mais, après mes malheurs, le présent suffisait à mon ambition, & relativement je me trouvais heureux.

J'entendis un jour un enfant sangloter à la porte de l'écurie : C'était un petit savoyard qui venait de perdre sa marmotte : en vain il essayait de réchauffer la pauvre bête sur son cœur, elle était morte & froide pour toujours.

Mon maître essaya de consoler l'enfant ; mais l'enfant lui répondit qu'il ne pourrait pas vivre sans un compagnon, & qu'il n'était pas assez riche pour acheter même une souris blanche.

Alors mon maître lui dit : « J'ai un hérisson, prends-le ! » Et je sortis de l'écurie pour entrer dans la cage où la marmotte venait d'expirer.

Je retrouvai dans le cœur du savoyard comme un reflet du cœur de Félix : il m'aima, & je l'aimai bien vite ! Je partageais sa pauvreté comme j'avais partagé les richesses de Félix ; mais notre intimité était plus étroite encore, car rien ne le distrairait de moi ; puis j'étais fier d'être son gagnepain, & j'appris à connaître les jouissances que l'on trouve dans le travail ; Jacques me donna des leçons : je sus bientôt faire *le beau*, m'ouvrir & me mettre en boule au commandement, emporter une feuille & la rapporter ! Je compris que mon obéissance augmentait les revenus de mon petit ami, & je devins rapidement un hérisson savant.

Nous passâmes deux années ensemble, parcourant la France du nord au sud, & de l'est à l'ouest ! Je revis ma patrie, & du fond de ma cage, j'envoyais à Félix mes vœux & mes souvenirs.

Nous étions un soir d'hiver sur une route déserte : mon maître n'avait plus de pain, & moi je n'avais pas un brin d'herbe : la neige tombait en larges flocons, & nous ne voyions rien autour de nous que la terre blanche & le ciel noir.

Jacques grelottait, & ses pieds, douloureusement engourdis, ne pouvaient plus le porter ; des larmes tombaient de ses yeux & ses dents s'entre-choquaient ; le pauvre enfant, qui pensait toujours à moi, avait couvert ma cage avec son mouchoir, & de temps à autre il me regardait pour voir si je souffrais comme lui.

Il était bien loin encore du village dans lequel il devait coucher, & il sentait que ses forces épuisées ne lui permettraient pas de lutter longtemps : les rafales d'un vent glacial lui battaient le visage ; la neige, attachée à ses cheveux & à ses vêtements, l'enveloppait d'une mortelle étreinte.

Il se mit à genoux au milieu de la route & pria Dieu ; mais bientôt la parole expira sur ses lèvres & il tomba sur le sol glacé.

Alors j'eus un doute & je me demandai si le Dieu des hommes écoute leurs prières.

J'entendis le son des grelots, puis des pas de chevaux qui faisaient trembler la terre & la neige ; une voiture arrivait sur nous à toute vitesse !

Je ne songeai point à moi, mais je pensai avec douleur que Jacques allait mourir.

Au moment où les chevaux effleuraient déjà son

corps de leurs fers, ils eurent peur de cette masse noire étendue sur la neige, ils firent un violent écart & ne s'arrêtèrent qu'au bord du fossé qui longeait la route.

Un jeune homme descendit à l'instant de la voiture & vint relever mon maître.

« Est-ce un mort ? dit en tremblant une douce voix.

— Non, répondit-il, c'est un enfant à moitié gelé. »

Alors deux dames, enveloppées de fourrures, descendirent de la voiture, & un domestique y porta mon maître qu'on coucha sur une banquette, après l'avoir roulé dans une épaisse couverture.

J'allais rester abandonné au milieu de la neige, quand la douce voix que j'avais déjà remarquée s'écria :

« Mais il y a là une petite bête dans une cage. »

Et aussitôt une belle jeune fille m'emporta dans ses bras : à peine remontée en voiture, elle ouvrit ma cage & m'examina à la lueur des lanternes qui nous éclairaient d'un pâle reflet.

« C'est un hérisson, dit-elle. »

Pour lui plaire, je me mis immédiatement à faire le beau, & elle ajouta avec étonnement.

« C'est un hérisson savant ! »

Après une heure de marche, nous arrivâmes dans un château dont la vue me rappela le château de Félix.

On plaça Jacques devant un grand feu, & bientôt il ouvrit les yeux.

D'abord, il crut rêver & regarda autour de lui sans pouvoir parler : on le fit souper & on le coucha dans un bon lit bien chaud, tel qu'il n'en avait jamais vu de sa vie.

Il me demanda, & ma belle protectrice lui répondit :

« J'aurai soin de ton hérisson & je te le rendrai demain. »

Cette nuit-là, je dormis sur un coussin de soie, près d'une cheminée de marbre blanc. Je songeai à la modeste boîte que j'habitais depuis deux ans, à la boutique de la fruitière, à l'écurie de Pierre le cocher, & je me dis que la fortune est une capricieuse déesse.

Le lendemain, on introduisit Jacques dans un salon si beau qu'il osait à peine avancer, tant ce qui frappait ses regards lui semblait merveilleux.

Une dame, très-belle encore, était assise dans un fauteuil aussi élevé qu'un trône : elle paraissait malade, mais son regard n'en avait pas moins conservé une sénérité enchanteresse.

« Mon enfant, dit-elle à Jacques, puisque Dieu

t'a jeté sur mon chemin, je veux prendre soin de toi. Où sont tes parents ?

— Ils sont morts, répondit mon maître.

— Combien y a-t-il de temps que tu cours le monde ?

— Cinq ans.

— Quel âge as-tu ?

— Douze ans.

— Aimes-tu Dieu, & as-tu confiance en lui ?

— Oui, madame.

— Veux-tu rester avec moi ?

— Oh ! oui, madame, répondit Jacques en pleurant de joie.

— C'est bien, dit-elle en souriant. » Et sa main délicate agita une sonnette d'argent.

Un domestique, dont les cheveux étaient blancs comme la neige, parut aussitôt.

« Baptiste, dit la dame, tu vas te charger de cet enfant ; tu lui enseigneras à rester comme toi, honnête toute sa vie, & tu lui apprendras à bien servir ses maîtres : il sera le valet de chambre de ma fille.

— Oui, madame la marquise, répondit Baptiste en s'inclinant.

Jacques allait sortir avec son gouverneur quand il m'aperçut dans un coin du salon couché aux pieds de la belle jeune fille dont il allait devenir le serviteur.

« Et mon hérisson, dit-il timidement.

— Emporte-le, répondit-elle ; mais tu me l'amèneras quelquefois, car il m'amuse. »

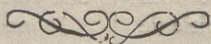
A partir de ce jour, l'existence de Jacques & la mienne furent une suite d'enchantements : mon maître, vêtu comme un prince, se promenait du matin au soir dans le château en passant un plumeau sur toutes les belles choses que, d'abord, il osait à peine regarder, & moi je partageais sa chambre & j'allais souvent courir avec lui sur la pelouse.

Les jours, les mois & les années se sont succédé ; je suis devenu un vieux hérisson, mais ma nature morale n'a pris aucune ressemblance avec ma nature physique.

La belle jeune fille qui m'a sauvé la vie s'est mariée, & je joue avec ses enfants : un d'eux, blond & pâle, me rappelle Félix.

Bien souvent, au milieu du bonheur dont je jouis, je me souviens du moment terrible où, perdu dans la neige, Jacques & moi nous attendions la mort, & je me dis que la prière de mon pauvre petit maître, murmurée au milieu de la solitude & dans les ténèbres, a été entendue dans le ciel. Si j'étais homme, je m'adresserais toujours à Dieu à l'heure du danger !

Comtesse DE MIRABEAU.



LA

DEMOISELLE DE COMPAGNIE

(SUITE)

ALLONS ! voilà notre petite folle qui nous joue un tour de sa façon, dit le vicomte en excitant son cheval pour galoper côte à côte avec elle. »

Mais elle avait sur lui beaucoup d'avance, &, quoique le chemin fût en cet endroit comme un long ruban déroulé, bordant la mer en droite ligne, bientôt le vicomte ne la vit plus que comme un point noir dans l'espace.

« Je la gronderai sévèrement tout à l'heure, murmura-t-il tout essoufflé. Pourvu qu'elle ne se casse pas le cou avec toutes ces étourderies ! »

Un instant après, les points noirs s'étaient multipliés sur le ruban de sable, &, ce qui lui sembla singulier, c'est que tous ces points demeuraient immobiles, sans avancer ni reculer.

« Qu'arrive-t-il donc là-bas ? se disait le vicomte avec inquiétude & en faisant sentir l'éperon à son cheval pour galoper plus vite. »

Mais au bout de quelques secondes, il se trouva tout à fait rassuré en apercevant distinctement sa fière amazone parfaitement en selle & paraissant en pourparler avec un groupe étrange composé de six ou sept personnages diversement accoutrés.

« Qu'est-ce donc que ces gens-là ? » pensait monsieur de Mérial en reconnaissant de loin les robes flottantes, les vestes bariolées & les larges turbans des Orientaux, qu'est-ce que Roseline peut avoir à faire avec eux ? »

Bientôt de frais éclats de rire, apportés jusqu'à lui par une brise légère, frappèrent distinctement son oreille, &, comme il avançait toujours, il entendit enfin ces mots entremêlés d'exclamations de toutes sortes :

« En vérité, cher poète, votre mine effarée me réjouit l'âme ; arrivez-vous de la Cochinchine ou du Japon ? Avez-vous salué le Grand-Turc ou fraternisé avec les Iroquois ? »

— Je viens de Damas, répondit d'Estormel.

— Et c'est de là que vous avez ramené ce superbe coursier ?

— Sans doute, mademoiselle.

— A d'autres ! cher poète ; pour moi, je vous soupçonne fort de l'avoir dérobé au fidèle Sancho, tant il ressemble à Rossinante.

— Toujours méchante ! s'écria d'Estormel, mais toujours aussi belle que...

— Aussi belle que quoi ? interrompit Roseline en riant aux éclats ; serai-je comme l'aurore aux doigts de rose, ou comme la lune dans son plein ?

— Choisissez vous-même, répondit-il avec dépit.

— Dites comme une étourdie, c'est tout ce qu'elle mérite aujourd'hui, dit le vicomte en saluant le jeune homme & son professeur ; puis s'adressant à Roseline :

— Ne deviendrez-vous jamais raisonnable, mademoiselle ?

— Je tâcherai, mon bon père. »

Gaston & Éléonore arrivèrent sur ces entrefaites, & firent à monsieur Érétyen & à son élève l'accueil le plus affectueux.

Lorsque des compatriotes, qui se seraient à peine salués dans leur pays, se rencontrent sur le sol étranger, ils se regardent presque comme de vieux amis, & ils éprouvent un grand plaisir à se revoir.

Roseline ne pensait plus ni à miss Jenny, ni aux Anglais à cheveux rouges ; elle fut la première à proposer aux nouveaux venus de grossir leur caravane en retournant avec eux à Beyrouth.

Les guides reçurent l'ordre de se remettre en marche ; ils étaient deux, l'un Arabe & l'autre Druze. L'Arabe était un jeune homme d'une vingtaine d'années, portant fièrement sur le front une écharpe blanche, retenue par deux rangs de cordes de chameau, & laissant flotter en plis onduleux, sur les flancs de sa mule enrubannée, un burnous à larges raies. Le Druze était un vieillard de soixante ans, mais vert encore & plus vigoureux que son jeune compagnon ; il était vêtu d'une robe sans manches, rayée de blanc & de brun, sous une courte tunique de toile grossière, laissant apercevoir ses souliers de maroquin rouge à pointes relevées. Son turban était renflé comme celui des Turcs, une large ceinture de couleurs vives retenait son poignard & ses pistolets, dont on apercevait les crosses damasquinées, & sa longue carabine, qu'il portait en bandoulière, jouait sur sa selle arabe. Deux moukres de mauvaise mine, montés sur des mulets chargés de bagages, marchaient les derniers du convoi ; ils étaient habillés presque uniformément de larges pantalons d'étoffe

d'un bleu foncé, serrés à la cheville, de vieilles vestes jaunes chamarrées de noir, coiffés de mauvais turbans & chaussés de babouches. Tous deux étaient encore dans la force de l'âge, mais ils paraissaient abrutis par la misère ou la débauche. Le plus grand avait le front déprimé & le bas du visage saillant; ses yeux, enfoncés sous d'épais sourcils, s'animaient parfois d'un feu sombre, sa physionomie avait quelque chose de repoussant & de sinistre. L'autre, moins fort, moins robuste, au teint bronzé par le soleil, avait un profil régulier, rappelant le type grec; mais ses yeux, qu'une ophthalmie avait bordés de rouge, ne regardaient jamais en face; il y avait du chat & du tigre réunis dans l'expression de son regard oblique, que, depuis un quart d'heure, il tenait fixé, avec une opiniâtreté singulière, sur mademoiselle de Mérial; il était même tellement absorbé dans cette muette contemplation qu'il n'avait pas entendu l'ordre du départ, & qu'il fallut que le Druze l'interpellât brusquement par son nom d'Abd-Allah pour l'avertir de remonter sur sa bête. Un instant après, il avait repris, en arrière de la caravane, son poste accoutumé, & s'approchant de son camarade, il lui dit à demi-voix, en lui montrant Roseline du regard :

« Ben-el-Rehhi donnerait plus de mille piastres de cette belle jeune fille, car il cherche pour son sérail une femme de cette nation.

— Fantaisie de richard, répondit l'autre en levant les épaules.

— Si nous pouvions la lui livrer d'ici à quelques jours, ce serait une bonne affaire, reprit Abd-Allah.

— Oui, mais le moyen?

— Le moyen peut se trouver, si tu me secondes.

— Moi, je ne demande pas mieux; mais comment nous y prendre? »

Tout cela était dit dans un idiome étranger, inconnu aux guides mêmes, & ce n'était point le seul qui fût familier à ces deux bandits; car, outre la langue franque, dans laquelle le Druze leur avait adressé la parole, il était facile de reconnaître, à la manière dont ils écoutaient la conversation des voyageurs, qu'ils comprenaient aussi le français. Mais ceux-ci avaient bien d'autres sujets de distraction que d'observer les faits & gestes d'Abd-Allah & de son camarade Mahmoud; ils parlaient vivement, & souvent plusieurs à la fois, de ce qu'ils avaient fait & vu depuis leur dernière rencontre.

« En quittant Beyrouth, nous avons visité le Liban, disait le jeune d'Estormel; ce serait un pays délicieux, si l'on n'était pas toujours sur le point de rouler au fond d'un précipice.

— Source d'émotions, dit Roseline.

— Appréciez-vous aussi l'agrément de voyager à dos de mulet? Le mulet est bâti d'une espèce de selle sur laquelle ces coquins de muletiers attachent toutes sortes de choses, des sacs d'avoine, des paquets de linge salé, des provisions de bouche, le tout à peu près recouvert d'un mauvais tapis. Le voyageur s'y hisse comme il peut, mais incapable

d'enfourcher une pareille montagne, il n'a d'autre ressource que de se tenir en équilibre sur le garrot de sa monture en plaçant une jambe de chaque côté du cou de l'animal, au risque de dégringoler du haut en bas, ce qui me serait arrivé cent fois si je ne m'étais retenu de toute la force de mes poignets à une grosse corde attachée au museau du mulet & qui me servait de bride.

— O poète! que vous deviez être beau à contempler dans cette triomphante posture, dit Roseline en riant aux éclats, & que j'aurais payé cher pour jouir de ce spectacle!

— J'aurais voulu vous y voir vous-même, répondit le jeune homme, vous n'auriez pas été si fière que maintenant.

— Et après le Liban, quel pays avez-vous visité? lui demanda Gaston.

— Oh! la Céléstyrie, Balbek, Damas; puis nous avons été à Jérusalem, la ville sainte.

— Que vous êtes heureux! dit Éléonore; que ne donnerais-je point pour pouvoir visiter les lieux consacrés par la présence du Sauveur!

— Même s'il fallait vous y rendre à cheval, dit en souriant le vicomte, qui plaisantait quelquefois la demoiselle de compagnie sur son peu de goût pour l'équitation,

— Même à cheval, dit-elle.

— Malheureusement je ne peux pas vous promettre maintenant cette satisfaction; mais puisque vous voilà devenue si hardie cavalière, je vous propose de venir un de ces jours visiter ma filature.

— Oh! la bonne idée! s'écria Roseline, & que vous êtes charmant aujourd'hui, petit père? Où est elle donc, votre filature?

— Mais quelque part là-haut dans la montagne.

— Une excursion dans la montagne, moi qui en mourais d'envie! Miss Arabella n'y a pas encore été... Est-ce loin d'ici, mon père?

— A un quart d'heure à vol d'oiseau, mais à quatre ou cinq heures pour des piétons ou des cavaliers.

— Le chemin est donc bien mauvais?

— Un peu, mon enfant, dans le genre de celui dont monsieur d'Estormel vient de nous parler.

— A la bonne heure! dit Roseline, j'aurai la satisfaction de voir de mes propres yeux le spectacle qu'il nous a si bien décrit tout à l'heure; vous serez des nôtres, monsieur d'Estormel?

— J'espère, en effet, que ces messieurs nous feront le plaisir de nous accompagner, se hâta de dire le vicomte pour atténuer l'effet de l'invitation d'une fille de l'âge de Roseline, dont l'initiative pouvait paraître singulière ou trop hardie.

Le professeur s'inclina.

— Ce serait certainement un grand honneur pour nous, dit-il, mais nous devons retourner en France sous peu de jours, & je vous avoue que je me sens très-fatigué.

— Et vous, monsieur, dit brusquement Roseline à celui qu'elle appelait son cher poète, vous sentez-vous aussi trop fatigué?

— Moi, je braverai volontiers toute fatigue & bien plus encore pour avoir le bonheur de vous accompagner, lui répondit-il à demi-voix.

— Alors, dites-le bien haut, reprit la jeune fille.

— C'est que monsieur Érézien est ferme comme un roc, quand il a tant fait que de se prononcer.

— Je vais essayer, moi, dit Roseline en poussant son cheval vers le digne professeur, qui paraissait en effet un peu abattu par les fatigues du voyage.

Mon bon monsieur Érézien, commença Roseline avec ce petit air câlin qu'elle savait prendre au besoin, c'est bien mal à vous de nous refuser une chose qui nous ferait tant de plaisir!

— Mademoiselle est mille fois trop bonne, dit le professeur, tout surpris de voir mademoiselle de Mérial s'adresser à lui, qu'elle n'avait jamais eu l'air de remarquer.

— Mon père eût été si heureux de cette promenade en votre compagnie! Il a pour vous tant d'estime & d'affection, continua-t-elle de sa voix la plus insinuante.

— C'est beaucoup d'honneur qu'il me fait, mademoiselle, répondit le professeur confondu.

— Et d'ailleurs il aurait désiré vous consulter sur certaines machines qu'il a l'intention d'établir, car il sait combien vous êtes savant & entendu en toutes choses. Ce serait un service d'amî que vous nous rendriez là.

— Du moment où c'est pour rendre service à une demoiselle telle que vous & à un homme aussi honorable, aussi distingué que monsieur le vicomte, dit le professeur en se rengorgeant, il n'est rien que je ne sois disposé à entreprendre.

— Vous êtes tout aimable, monsieur Érézien, dit-elle en riant sous cape, nous l'avons souvent répété entre nous, mademoiselle Duménil & moi.

— Une personne pleine de tact & de modestie, très-instruite & très-respectable, interrompit le professeur en s'inclinant.

— Et d'un jugement très-sûr, continua la jeune fille en faisant tous ses efforts pour s'empêcher d'éclater de rire; quel est le jour que vous préférez pour visiter la filature?

— Je suis à vos ordres, mademoiselle.

— Je vous remercie pour nous tous, & je vais porter à mon père cette bonne nouvelle.

Victorieuse sur toute la ligne, murmura-t-elle à l'oreille de d'Estormel en passant auprès de lui, vous serez tous des nôtres.

— Ange ou démon, honneur à vous! déclama le poète en levant les yeux au ciel. Et moi, qui n'ai jamais pu faire changer un iota dans les dispositions de mon professeur! continua-t-il en forme d'*aparte*. »

Roseline était près de son père.

« Monsieur Érézien s'est ravisé & il accepte votre invitation, ainsi que son élève, dit-elle négligemment, il ne s'agit plus que de fixer le jour.

— Ce sera pour après-demain, si cela te convient.

— Oh! cela me convient à merveille. A quelle heure faudra-t-il partir?

— De grand matin, pour avoir le temps de déjeuner, de visiter la filature & de retourner avant la nuit.

— Halte! cria Roseline en grossissant sa voix flûtée, que tout l'état-major vienne recevoir le mot d'ordre.

— De quoi s'agit-il? demandèrent les promeneurs en se groupant autour du père & de la fille.

— D'aller après-demain faire une excursion dans la montagne & un bon déjeuner à la filature. Le quartier-général est à la villa Samatrachi, où l'on se réunira à cinq heures du matin. Tous ceux qui ne seront pas exacts au rendez-vous seront passés par les armes. J'ai dit.

— Aurons-nous des guides? demanda Gaston.

— Je vous en servirai, dit le vicomte; j'ai déjà parcouru plusieurs fois le chemin tracé en zigzag sur le penchant de cette colline, que vous pouvez voir d'ici; mais ce n'est point une route royale, je vous en préviens.

— Je le crois sans peine, soupira mademoiselle Duménil.

— Et moi j'en suis sûr, dit d'Estormel.

— Pas de murmures dans le rang, cria Roseline, rompez le cercle; en avant, marche! A qui aura plus vite rejoint les graves personnages de l'avant-garde. »

Et elle partit au galop, laissant loin derrière elle tous ses compagnons de route.

Le Druze & l'Arabe qui marchaient à la tête de la caravane n'avaient rien entendu des projets que l'on venait de former; mais il n'en était pas de même des deux moukres qui conduisaient les bagages; ils s'étaient peu à peu rapprochés des voyageurs, & si l'on avait observé leur visage, on y aurait lu aisément d'abord une ardente curiosité, puis une alternative d'inquiétude & de joie.

Le reste de la promenade se passa sans incidents remarquables. Gaston & Éléonore, sans avoir pris part au petit complot de Roseline, mirent le comble à la satisfaction du vieux professeur en l'interrogeant avec discrétion & en écoutant avec un intérêt véritable les détails de son voyage, dont ils lui faisaient raconter les circonstances intéressantes. Le jeune d'Estormel avait réussi, non sans peine, à mettre sa monture au galop pour rejoindre Roseline, avec laquelle il riait de tout son cœur des petites flatteries qu'elle avait employées pour séduire l'inflexible Érézien, tout en pensant à part lui, avec un bon sens naturel, que mademoiselle de Mérial avait trop de dispositions à jouer la comédie pour qu'on pût compter beaucoup sur sa sincérité.

Arrivés en face de la villa Samatrachi, les voyageurs se séparèrent en se promettant d'être exacts au rendez-vous du surlendemain.

Il ne fut question, le jour suivant, chez les Mérial, que des préparatifs de l'excursion projetée. Roseline voulait un déjeuner splendide; on prépara des pâtés froids, des volailles pour être mises à la broche, des confitures sèches, des gâteaux & des

fruits de toutes sortes. Gaston conseilla de louer des mules pour les dames, leur allure plus douce que celle des chevaux devant leur faire supporter plus aisément les fatigues de la route; mais Roseline rejeta fièrement cette proposition, car elle avait encore présent à la pensée le tableau que lui avait fait d'Estormel de son voyage dans la montagne, & l'on arrêta seulement deux mulets pour porter les provisions confiées aux soins du cuisinier & du valet de chambre.

VIII

Les étoiles scintillaient encore au firmament que mademoiselle de Mérial était sur pied, relevant ses beaux cheveux & se livrant, avec le secours de sa femme de chambre, à tous les soins d'une toilette minutieuse.

Au premier coup de cinq heures elle descendit sur le perron, &, voyant les chevaux déjà sellés, mâchant leur frein, elle s'approcha d'eux, les flatta de la main, & passant ses doigts dans la longue crinière de sa jument :

« Prends patience, ma belle Karouba, dit-elle, quelques instants encore, & nous respirerons l'air libre & pur de la montagne, & nous galoperons sur les coteaux. »

Mademoiselle Duménil & monsieur de Mérial descendirent sur ces entrefaites, Gaston arriva presque au même instant.

« Il ne nous manque plus que le poète & son digne professeur, dit Roseline en regardant du côté de la grille; que lui est-il donc arrivé à ce vieux brave homme? »

Dix minutes s'écoulèrent, les chevaux piaffaient d'impatience, & la jeune fille tourmentait de ses doigts effilés la pomme de sa cravache.

« Mon cousin, dit-elle, vous seriez bien aimable d'aller voir pourquoi ces messieurs ne viennent point.

— Je ne sais pas trop où ils demeurent, répondit Gaston.

— Vous vous en informeriez aisément, reprit Roseline.

— Tout cela prendrait beaucoup de temps, ma cousine, & il serait possible qu'ils arrivassent par un chemin, tandis que je m'éloignerais par un autre.

— Nous leur donnerons en plein le quart d'heure de grâce, dit monsieur de Mérial; mais, s'ils ne sont pas arrivés à cinq heures un quart, nous partirons sans eux. »

Les cinq minutes s'écoulèrent, le front de Roseline se chargeait de nuages, ses yeux lançaient des éclairs, &, sans les longs plis de sa jupe de cheval, on aurait vu ses pieds mignons trépigner sur les dalles.

« Si vous le vouliez bien, mon cousin, vous se-

riez encore à temps d'aller les prévenir, dit-elle à Gaston.

— Partons, dit le vicomte, il est cinq heures vingt minutes; c'était à eux d'être exacts. »

Monsieur de Pierrefix s'avança vers la jeune fille pour l'aider à se mettre en selle; mais, refusant d'un air hautain le secours qu'il lui offrait, elle posa un pied sur la rampe du perron, &, saisissant la crinière de Karouba, elle s'élança sur son dos avec l'aisance & la hardiesse d'une écuyère consommée. Gaston vit bien qu'il avait encouru sa disgrâce, mais il ne s'en émut guère, & rejoignant mademoiselle Duménil, il l'aida à monter à cheval, puis tous quatre s'acheminèrent lentement vers la grande route, qu'il fallait suivre quelque temps d'abord, regardant souvent en arrière, dans l'espoir de voir apparaître les retardataires que Roseline se promettait bien de tancer d'importance; mais ils ne lui donnèrent pas même cette joie, & nos voyageurs arrivèrent au pied de la montagne sans avoir aperçu, à cette heure matinale, d'autres créatures humaines que deux hommes de mauvaise mine, montés sur de méchants mulets, qui les suivirent à distance & disparurent ensuite cachés par un pli de terrain.

Le vicomte s'engagea le premier dans un sentier glissant & pierreux, ressemblant plutôt au lit d'un torrent qu'à un chemin praticable; Gaston & mademoiselle Duménil venaient ensuite; celle-ci toute craintive & faisant des efforts surhumains pour ne point importuner ses amis de ses terreurs croissantes. Les mulets marchaient après eux, montés par les domestiques; Roseline avait fait exprès de se tenir un peu en arrière pour pouvoir regarder plus longtemps sur le grand chemin; la fantasque jeune fille, la mine boudeuse & rouge de dépit, laissait flotter les rênes sur le cou de Karouba, ne s'occupant ni du sentier pierreux, ni des précipices béants au bord desquels le superbe animal marchait du reste avec une prudence & une sûreté d'instinct qui garantissaient beaucoup mieux sa maîtresse des dangers d'une chute que tous les soins qu'elle aurait pu prendre pour guider sa monture.

Cependant, depuis quelque temps déjà, le firmament se pourprait à l'horizon de teintes ardentes, & bientôt le disque du soleil, se dégageant par degrés, projeta sur les hautes cimes du Liban, blanches de neiges éternelles, tout l'éclat de sa resplendissante beauté. On put alors contempler le paysage admirable qui se déroulait aux regards & les travaux immenses exécutés par la main des hommes. Ces montagnes ne sont cultivées qu'au moyen de mille terrasses, soutenues par de gros murs en pierre sèche, sur lesquelles croissent en amphithéâtre l'olivier & le figuier. Les ceps de vigne, chargés de grappes énormes, y enlacent le sycomore de leurs branches flexibles, ou se marient au mûrier nain, donnant à ces collines rocailleuses l'aspect verdoyant d'un immense jardin anglais. Mais nos voyageuses étaient trop occu-

pées, Éléonore de ses frayeurs, Roseline de son dépit, pour prêter une grande attention à ces beautés de la nature. La jeune fille était fortement contrariée de l'absence de ses invités, non qu'elle eût pour le jeune d'Estormel une affection bien vive, mais elle avait d'abord attaché un certain amour-propre à faire accepter au vieux professeur cette excursion, dont il ne se souciait guère ; elle avait compté ensuite sur le tribut d'admiration, sur les attentions flatteuses de son cher poète, sur ses réponses ingénues qui la faisaient rire aux éclats ; il lui manquait, comme les joujoux dont s'amuse un enfant, qu'il abandonne souvent de lui-même, mais qu'il réclame avec des cris & des larmes si on s'avise de les lui ôter.

« Il me le paiera cher ! murmurait-elle entre ses dents ; que je devienne vieille & laide, si je lui adresse la parole désormais ! »

Elle en était là de son monologue, lorsqu'en se retournant, pour la centième fois peut-être, elle aperçut à travers les branches d'un sapin, deux personnages à cheval, l'un gros, l'autre mince, qui chevauchaient au bord de la mer.

« Ce sont eux, se dit-elle en tressaillant de joie, ils auront été attardés par quelque circonstance imprévue ; ils nous cherchent maintenant, & ils nous chercheront en vain, car ils ne savent pas la route de la filature, & comment pourraient-ils nous apercevoir au milieu de tous ces arbres ? »

Elle gagna un terrain découvert, &, agitant son mouchoir au-dessus de sa tête, elle fit tous ses efforts pour attirer l'attention de ces deux hommes ; mais elle eut beau regarder, rien ne put lui faire croire qu'ils eussent remarqué ses signaux.

« Il n'y a qu'un moyen, c'est de me rapprocher d'eux pour leur faire signe ou les appeler, se dit-elle en pressant Karouba & en redescendant le sentier sans avertir ses compagnons.

L'imprudente enfant pressait donc la marche de sa jument, au risque de se rompre le cou sur les roches aiguës ou de rouler au fond d'un précipice ; heureusement Karouba, plus sage que sa maîtresse, résistait aux caresses & aux menaces, &, guidée par son sûr instinct, elle continuait à marcher au petit pas, seule allure convenable dans cette descente périlleuse.

Elle arriva enfin au pied de la colline, mais les voyageurs étaient déjà loin sur la route, & Roseline les aperçut à grand'peine suivant la plage sablonneuse qui conduit à Saint-Jean-d'Acre. Elle excita Karouba, qui, comme si elle eût voulu constater que la prudence seule avait ralenti sa marche dans la montagne, partit ventre à terre, frappant les cailloux de ses pieds & en faisant jaillir mille étincelles. Mais à mesure que l'intrépide amazone gagnait de vitesse sur ceux qu'elle vou-

lait atteindre, le doute commençait à pénétrer dans son esprit. Étaient-ce bien la taille & la tournure de monsieur Érézien & de son élève ? Le poète avait-il à cheval cette désinvolture, cet air dégagé de l'homme qu'elle avait pris pour lui ? Quels étaient donc ces manteaux d'une forme nouvelle à ses yeux que portaient les voyageurs, & qui flottaient en plis onduleux sur les flancs de leurs coursiers ?

Bientôt le doute même ne fut plus possible à la vue claire & distincte du costume oriental, dont les cavaliers étaient revêtus ; toute illusion fut détruite, tout espoir s'évanouit.

On pourrait croire que la tempête qui grondait depuis le matin dans le cœur de Roseline allait éclater avec fureur après cette nouvelle déception, il n'en fut pas ainsi cependant.

Soit que Roseline comprît tout à coup combien son escapade était déraisonnable, soit qu'elle craignît le mécontentement de son père ou qu'elle se reprochât l'inquiétude qu'elle lui causait sans doute par son absence prolongée, elle ne songea plus qu'à le rejoindre, &, regagnant en peu d'instants le pied de la montagne, elle se mit en devoir de recommencer son ascension.

Il lui fallut une demi-heure pour franchir la première rampe, mais c'était bien là, elle le croyait du moins, le sentier rocailleux qu'elle avait suivi naguère ; il lui sembla reconnaître même un bouquet de sycomores qu'elle avait remarqué en passant. Non loin de leur feuillage ombreux le bruit d'un filet d'eau, suintant des flancs d'un rocher, pour couler ensuite, avec un agréable murmure sur un lit de cailloux bordé de fleurs sauvages, vint lui rappeler qu'elle mourait de soif depuis qu'elle s'était mise à galoper dans les sables ; elle mit donc pied à terre, &, traversant le torrent sur un tronc de sapin renversé, elle prit de l'eau dans le creux de sa main & la porta plusieurs fois à ses lèvres, tandis que Karouba, qu'elle tenait par la bride, se désaltérait à son aise dans la fontaine naturelle creusée par la chute de grosses gouttes tombant avec un bruit monotone de la crête même de ce rocher tapissé de mousse.

En attendant que l'animal eut fini de boire, la jeune fille laissait errer ses regards du haut en bas de cette colline escarpée, dont les pieds semblaient tremper dans la mer de Phénicie, & la tête appuyée sur les bases même du Liban, comme sur un oreiller de verdure ; &, quoiqu'elle ne fût pas d'une nature très-poétique, elle ne laissa point que d'être impressionnée par le caractère de grandeur & de beauté de ce paysage.

COMTESSE DE LA ROCHÈRE.

(La suite au prochain Numéro.)

LES CHEVAUX DE BOIS

Amusez-vous, enfants, c'est aujourd'hui dimanche,
Encore une partie : aux vaincus la revanche !

Voyez-les donc montés sur leurs chevaux de bois,
Ces doux anges, plus fiers, plus heureux que des rois !
Au galop éternel de leurs jambes de chêne,
Les coursiers, sans broncher, font cent tours de l'arène,
Tandis que, se dressant sur leurs deux étriers,
Graves, la lance en main, les petits cavaliers
S'efforcent d'arracher, chaque fois que l'on passe,
Des bagues au poteau qui les tient dans l'espace.

Sont-ils assez gentils ! quelle ardeur, quel désir
De se montrer adroits ! Respect à leur plaisir !
Ils ne comprendraient pas vos sages paraboles,
Philosophes rêveurs ; & vos doctes paroles
Ne viendront que trop tôt, à tous ces fronts sereins,
Avant l'âge apporter les rides des chagrins.

Laissons-les ignorants, au nom de leur sourire
Qu'ils s'amuse en paix ! Attendons pour leur dire
— Ce dont ils seraient bien étonnés — que leur jeu
Au monde, vers lequel ils vont, ressemble un peu.

Il est un grand anneau suspendu sur la vie ;
L'attraper en passant, voilà l'unique envie,
Voilà l'unique espoir de tout le genre humain.
— On dit qu'il est en or, mais ce n'est pas certain —
Il s'appelle « bonheur ! » Quand le moment propice
Est venu, lance au poing, nous entrons dans la lice,
A peine sommes-nous sur nos chevaux, nos yeux
Se fixent vers la bague, on vise à qui mieux mieux.
Il s'agit d'être habile ; inquiète, oppressée,
La foule des joueurs n'a plus d'autre pensée...

Le nombre est grand de ceux qui passent à côté ;
Mais la machine tourne & l'on est emporté,
Tout est dit : la partie humaine est sans revanche.

Amusez-vous, enfants, c'est aujourd'hui dimanche.

PAUL COLLIN.

REVUE MUSICALE

SCHUBERT

Au mois de septembre 1812, une grande émotion régnait à Vienne. L'empereur Napoléon avait entraîné vingt mille Autrichiens dans la colossale expédition qu'il dirigeait contre la Russie. Les boutiques étaient fermées; toute la population était sur pied, se formant dans les rues en groupes tumultueux.

Qu'on veuille bien nous suivre dans le faubourg de Lichtenthal. Nous sommes en présence d'une maison d'antique apparence. Son architecture remonte à plusieurs siècles. Des traces de peinture subsistent encore sur les murs; une grosse écrevisse rouge s'étale au-dessus de la porte, comme pour indiquer que l'édifice date du moyen âge, dont elle est le muet symbole. Les volets sont fermés, mais au rez-de-chaussée la lumière filtre doucement à travers les interstices, & des sons affaiblis se font entendre.

La population presque entière a franchi les soixante-douze ponts du Danube, pour aller s'entasser aux abords du Burg impérial, avide d'émotions & de nouvelles. Rien ne trouble donc la parfaite quiétude des habitants de cette paisible demeure. Au milieu d'une grande salle décorée de mauvais bancs de bois & blanchie à la chaux, quatre exécutants sont assis chacun devant un pupitre, munis d'instruments à cordes, & absorbés par la lecture d'une œuvre de Beethoven.

Le plus âgé tient le violoncelle, c'est le père des trois jeunes musiciens. Un beau garçon de vingt ans, un autre de dix-huit font la partie de violon. Au dernier pupitre, devant une partie d'alto, est assis un enfant d'une quinzaine d'années, qui semble dans un état d'agitation extraordinaire. Ses cheveux sont crépus, son visage rond, son nez camard, il a quelque chose du négrillon. Sa taille est petite, trapue, mais robuste. Des yeux d'un feu impossible à rendre illuminent sa physionomie mobile; c'est lui qui dirige le quatuor.

Une cinquième personne contemple ce tableau, c'est une femme, jeune encore, qui paraît en proie à une maladie de langueur; elle écoute la musique avec un bonheur plein d'attendrissement. L'homme

âgé est François Schubert, le père de la jeune famille; les deux grands jeunes gens sont les plus âgés de ses fils; le petit négrillon est Frantz Schubert, notre grand compositeur; la femme est une Silésienne, leur mère, qui tient sur ses genoux un autre petit enfant, le quatrième de ses fils.

La vocation d'instituteur était, à ce qu'il paraît, innée dans la famille Schubert. Le père & tous ses fils se vouèrent à la carrière *pédagogique*, ainsi que disent les Allemands. Frantz, qui devint une des grandes célébrités de son époque, exerça pendant quelques années les fonctions d'aide-instituteur auprès de son père. Sans fortune, déshéritée de la plupart des jouissances matérielles de la vie, élevée à l'école austère de la pauvreté, la famille n'avait pour joie & dédommagement que l'art de la musique, auquel elle se livrait à ses heures de repos. Né le 30 janvier 1797, Frantz Schubert avait à peine dix ans, qu'il jouait, avec une étonnante facilité, du piano & de l'alto. Remarquant ces dispositions extraordinaires, son père lui fit prendre des leçons de Holzer, un des professeurs les plus estimés de cette époque. Une année après, l'enfant avait fait tant de progrès, que le vieux maître le regardant avec un profond attendrissement, s'écria tout à coup : « A quoi lui suis-je utile? Quand je veux lui apprendre quelque chose, il se trouve qu'il le sait mieux que moi. »

Un peu plus tard, on s'aperçut que Frantz avait une charmante voix de ténor. On le fit entrer au chœur de l'église paroissiale de Lichtenthal, comme soliste. Dès ce moment, l'enfant composa de petits *lieder*, des morceaux de piano & de violon, voire même des quatuors d'instruments à cordes.

Quelques protecteurs le firent recevoir à la chapelle impériale, &, le 9 octobre 1808, il se présenta au concours pour une place d'élève à une sorte de conservatoire annexé à la chapelle.

Lorsque Schubert se montra, ce fut un éclat de rire universel. Le pauvre enfant avait revêtu son plus beau costume, une blouse bleue passée au blanc. Il jetait sur l'assistance des yeux effarés; sa chevelure crépue, rebelle aux raffinements de la toilette, semblait se hérissier d'effroi. « C'est le fils d'un meunier, » disaient ses concurrents. Il fallut un regard sévère du président de l'aréopage pour faire cesser les chuchotements. Aussi la stupéfac-

tion devint-elle générale quand on entendit Schubert résoudre avec un aplomb merveilleux toutes les difficultés qui lui furent imposées. Le bon Salieri, ne pouvant maîtriser son émotion, embrassa l'enfant, qui fut immédiatement revêtu de l'habit à ganses dorées, opulent emblème de sa nouvelle dignité d'élève reçu.

L'éclat de ce bel uniforme ne consola pas Frantz de la douloureuse séparation qui devait s'opérer entre lui & sa chère famille.

On avait organisé, à l'école, un petit orchestre pour préparer les jeunes musiciens à l'exécution des œuvres des grands maîtres, notamment Haydn & Mozart. Schubert y fut admis comme violon. Ses morceaux favoris étaient certains adagio des symphonies de Haydn, & avant tout la symphonie en sol de Mozart.

« On entend les anges chanter dans cette musique, » avait-il l'habitude de dire. Ordinairement sérieux & d'une nature contemplative, il tombait dans une exaltation sans bornes lorsqu'on essayait des fragments de Beethoven, qui représentait à ses yeux l'idéal du grand artiste, mais dont les œuvres excitaient alors plus d'étonnement que d'admiration.

Schubert s'exerçait en cachette à la composition. Les pensées musicales se présentaient à lui avec une incroyable fécondité. Comme sa pauvreté ne lui permettait pas d'acheter du papier à musique pour les écrire, un ami généreux lui en apportait, & l'enfant en faisait une consommation vraiment extraordinaire. Il composa, à cette époque, des sonates, des messes, des *lieder*, des symphonies & même des opéras; mais il détruisait presque aussitôt ce qu'il avait écrit, le considérant comme une suite d'essais sans valeur. Il conserva néanmoins quelques œuvres qui ne manquent pas d'importance. Un lied, *les Plaintes d'Agar*, excita l'étonnement de Salieri, & douze menuets qui, malheureusement, ne furent pas retrouvés, firent une telle impression sur Antoine Schmidt, le plus grand ami de Mozart, qu'il prophétisa immédiatement la célébrité future de l'enfant précoce.

Salieri, l'homme le plus important de Vienne, comme autorité musicale, pria l'organiste Rudziska d'enseigner à Schubert les secrets de la basse continue; les leçons commencèrent, mais le maître acquit bientôt la conviction que son élève n'avait rien à apprendre. « Il a, disait-il, appris tout cela du bon Dieu. »

Nous avons dit que la famille Schubert était pauvre. Tout un petit public d'enfants absorbait les maigres bénéfices de l'instituteur. Frantz, soumis au régime strict de l'institution musicale, n'avait pas toujours de quoi se mettre sous la dent. Il écrivait un jour à l'un de ses confrères :

« Laisse-moi bien vite te dire ce que j'ai sur le cœur, je vais droit au but, n'aimant guère les préambules. J'ai longuement réfléchi sur ma position; elle est bonne sous un rapport et bien triste sous les autres. Que de fois j'ai eu envie de manger

un morceau de pain & quelques pommes entre un médiocre dîner & le plus maigre des soupers! Hélas! il ne me reste rien des gretchen que m'avait envoyés mon père, & quand mon estomac criera famine, que deviendrai-je? « Il n'y a pas de honte à demander, » dit saint Mathieu; & l'Apôtre a dit encore : « Que celui qui a deux robes en donne une » aux pauvres. » Médite ces paroles, prête l'oreille à qui t'implore, & souviens-toi de ton tendre, suppliant & pauvre frère. »

Aux vacances, c'était une grande fête pour l'enfant que de retourner à la maison paternelle; mais comme à cette époque sa voix mua sensiblement, il y resta, se livrant alternativement à ses études musicales & aux fonctions d'aide-instituteur.

En 1813, il composa quatre *quatuors*, un *ometto* pour harmonie, trois *menuets* pour orchestre, trois *kyrie*, une *symphonie*, une troisième *sonate* à quatre mains, & parmi de nombreux *lieder*, la belle mélodie : *Thékla*, le chant d'une ombre.

En 1814, il écrit trois *quatuors*, la grande messe en *fa*, un *Salve Regina*, un grand *chœur* & de nouveaux *lieder*.

En 1815, la liste de ses productions devient colossale. Il se livre surtout, avec une ardeur inconcevable à la composition des *lieder*, qui semblent couler de son génie, dit un de ses biographes allemands, comme une source intarissable. *La Jeune Religieuse*, *les Astres*, *Mignon*, datent de cette année-là ainsi que les admirables mélodies d'*Ossian*. Il composa aussi trois opéras : *Fernando*, *les Amis de Salamanque*, *la Sentinelle de quatre ans*, un grand *Magnificat*, un *Salve Regina*, un *offertoire*, un *Dona nobis*, deux *symphonies*, trois *sonates*, un *quatuor* & une foule de morceaux de piano.

Ces travaux immenses & le besoin incessant qu'avait Schubert de produire lui rendaient pesantes les fonctions d'instituteur; il se résolut donc à les abandonner. Le pauvre garçon était absolument sans fortune, & ne se dissimulait pas que la misère allait le suivre dans sa vie nouvelle. Une grande douleur l'avait frappé, sa mère était morte & son père s'était remarié.

Schubert se lia étroitement avec le poète Mayrhofer, & occupa avec lui un logement commun sur la place Wipplin. « Jamais, écrivait le poète un an après la mort de Schubert, jamais je n'oublierai les heures passées dans cette pauvre mansarde au toit incliné. Nous n'avions qu'un méchant piano, un mobilier misérable, un jour insuffisant; & pourtant je passai là les meilleures heures de ma vie. De même que le printemps égaie la terre & lui distribue la verdure, de même le génie doux & tendre de mon ami égayait l'âme & la pensée; en l'écoutant, je me disais avec Goëthe :

Qu'elle est vaste, sublime, magnifique de toutes parts
La perspective, dans les champs de la vie!
De montagne en montagne plane l'esprit éternel
Dans le pressentiment d'une éternelle vie! »

En 1816, Schubert composa un *Stabat Mater*, un *Salve Regina*, un *chœur d'anges* à quatre voix, un *trio* d'instruments à cordes, deux symphonies en *si* & en *ut* mineur, un quatuor en *fa*, un concerto de violon en *ré*, une *sonate* de piano & un nouvel opéra. Il mit en musique un grand nombre de poésies de Mayrhofer, & parmi ses autres *lieder*, on remarque *le Roi de Thulé* & la célèbre ballade du *Roi des Aulnes*.

Frantz chercha à sortir de sa position nécessaire en sollicitant une place de directeur de musique à Laybach; elle lui fut refusée. Déçu dans son espérance, il se remit avec ardeur à la compo-

sition. Le pauvre garçon passa bien des nuits à écrire ses chefs-d'œuvre, sans avoir soupé. Il ne savait pas intriguer pour parvenir; il ne se créait pas de relations utiles. On parlait, il est vrai, avec quelque estime de ses *lieder*, mais il manquait un chanteur pour les populariser. Le poète Shober, qui connaissait Frantz & avait composé plusieurs textes pour ses mélodies, lui procura la connaissance d'un homme qui eut sur la destinée de l'artiste une influence extraordinaire, le chanteur Vogl.

MARIE LASSAVEUR.

(*La fin au prochain Numéro.*)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

GATEAU A LA MAZARINE

125 grammes de farine, cinq œufs, les blancs battus en neige, une cuillerée de beurre fondu & une de levure. Battez le tout pendant vingt minutes; versez cette pâte dans un moule graissé

avec du beurre & saupoudré de sucre, & faites cuire au four.

On sert avec ce gâteau une sauce composée d'une cuillerée de farine, un peu d'eau, un bon verre de vin de Madère, du sucre & du beurre liés ensemble sur le feu.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

ENFIN me voici en vacances, chère bonne amie, & en vacances comme une vraie pensionnaire, car c'est tout juste si je ne joue pas aux barres ou au chat perché! Et encore ne suis-je pas bien sûre de n'y avoir pas un peu joué hier...

Je passe ces quelques semaines désirées chez une de nos parentes, au milieu d'une véritable population de collégiens, de pensionnaires, voire même de babies de tous les âges, notre parente possédant la plus nombreuse des lignées, & donnant, en outre, en ce moment, l'hospitalité à une demi-douzaine de neveux & de nièces.

Eh bien! tu me croiras si tu veux, mais ce joyeux contact double le plaisir de mon séjour à la campagne. Cela m'amuse, me délasse, me rajeunit! Je me figure presque que je n'ai plus que quinze ans, & c'est bien bon de se figurer que l'on n'a que quinze ans... On se revoit dans ces belles années

d'insouciance si vite écoulées, & l'on rit par contagion, comme on riait en ce temps-là par surabondance de vie & de bonheur.

Et c'est si joli ce petit peuple d'enfants! c'est si gai, si expansif, si franc, si confiant, si naïf, si crédule, si imprévoyant, si ardent au plaisir, si présomptueux parfois!

Je craignais d'abord d'être un épouvantail pour les gentils hôtes de notre cousine; mais, fort heureusement, il n'en a rien été. On m'a adoptée de prime abord avec une touchante unanimité, & je suis maintenant, pour chacun, un vrai camarade, camarade expérimenté, qui dirige, qui invente, qui surveille les jeux; qui met les holà dans les querelles, qui console les affligés quand il y en a; qui distribue des bonbons, des baisers & des tartines quand on est sage ou... quand on a faim; débarbouille les barbouillés, essuie les petits fronts trempés de sueur après une course folle, & réchauffe

es petons qu'on a inconsidérément fait trotter sur des pelouses humides ! Qui gourmande les taquins, les tapageurs & les imprudents, qui modère les espiègles, qui raconte des histoires tragiques, émouvantes & morales aux indolents & aux paresseux, lesquels, en général, aiment mieux tenir compagnie à ma tante Jeanne (je suis leur tante à tous, c'est convenu !), au salon, que d'accompagner au jardin ou dans le bois leurs bouillants compagnons.

Parfois aussi je fais gravement des théories sur la pêche à la ligne — que je n'ai jamais cultivée ! — & sur la chasse aux papillons qui fit, en revanche, les délices de mon enfance. Je confectionne des hameçons ou des filets, des cerfs-volants. J'aide, à l'insu des mamans qui gronderaient, à raccommo-der les robes déchirées de ces demoiselles, à recoudre les boutons enlevés de ces messieurs ; je colorie des images à un sou avec les artistes en herbe, je taille de splendides vêtements aux poupées des petites couturières novices ; puis, le soir, je fais sauter au piano la société entière, ou bien j'organise des charades, des proverbes en action, voire même des comédies enfantines qui s'improvisent ou s'apprennent bien plus facilement, je te l'affirme, que les narrations du collège ou les leçons de grammaire, d'histoire, de géographie du couvent. Oh ! la bonne petite tante que je fais ! Il ne me manque que des lunettes d'or, deux jolies touffes de cheveux argentés sous une coiffe de dentelle & une belle grosse tabatière ornée de la fine miniature d'une de mes aïeules.

Pendant que je joue ainsi à *la tante*, notre cousine est tranquille & peut vaquer, l'esprit en repos, à ses nombreux devoirs de maîtresse de maison, bien multipliés encore par cette surabondance d'hôtes aussi tapageurs que remuants.

Mais il ne faut pas croire qu'en tante frivole je ne songe qu'aux amusements du cher petit monde qui m'est confié. Oh ! non, certes. J'ai mis mon amour-propre, au contraire, à ce que chacun & chacune tirent quelque profit de ces vacances passées sous ma garde ! Seulement, comme je sais que l'enfant se défie instinctivement de ce qui ressemble à une leçon, & fuit le sérieux en toutes choses, je cache l'instruction que j'essaie d'insinuer, & la morale que je prêche, sous le plus de fleurs possibles. — Que dis-tu de ma rhétorique & de mon expédient ? — De cette façon, tout le monde est content, surtout ceux ou celles qui avalent, sans s'en douter, cette science de passage & cette morale d'occasion.

Sans plaisanterie, Florence, on ne prend vraiment de l'ascendant sur les enfants qu'en les amusant & en se faisant aimer d'eux. C'est le système aussi que tâche de poursuivre notre chère Poupée-Modèle, & entre nous, je crois que ce système est le meilleur de tous. Et puis, c'est si bon, si vrai, l'affection de ces chérubins-là ! Ils passeraient dans le feu, de confiance, si ceux qu'ils ont pris en tendresse le leur disaient.

Aussi quel intérêt charmant, quelle joie pure on éprouve à éveiller leurs petits esprits neufs à toutes choses, à modérer leurs petites intelligences trop avides de savoir, à pétrir leurs petits cœurs de cire molle pour le beau & pour le bien ? Et en travaillant à les rendre bons & sages, on leur prépare des satisfactions pour l'avenir, car les cœurs généreux sont encore les seuls qui éprouvent réellement, certainement du bonheur ici-bas... N'est-ce pas vrai, Florence ?

En attendant que j'arrive à ces heureux résultats — & tu me trouves peut-être bien ambitieuse ou bien inconsidérée d'y prétendre pour quelques misérables semaines que j'ai à passer avec ces gentils disciples. — En attendant, dis-je, que j'arrive à cet heureux résultat, je me laisse cajoler, aduler & promener à la journée par eux... Je suis leur mentor, mais eux sont mes maîtres ! Ils me mènent par le bout du nez, c'est le mot, & avec quels égards délicats & rusés !

Le siège le plus douillet est toujours pour la tante Jeanne, le meilleur tabouret aussi... seulement c'est à la condition expresse que tante Jeanne lira ou contera quelque belle histoire bien, bien longue, & quittera, à la première réquisition, pour le plus grand plaisir de ses neveux & de ses nièces, ce siège douillet & ce commode tabouret dont elle s'arrangeait si bien.

Le matin, quand ils sont éveillés, je n'ai plus le droit de dormir, & pas plus tard qu'hier, d'irrévérencieuses mottes de sable & de terre lancées contre mes volets sont venues m'apprendre, à moi, qui fais la leçon aux autres, combien il est honteux de *paresser*, alors que les lutins familiers du logis jugent à propos d'être debout.

Au jardin, à la promenade, j'ai droit à tous les bouquets que l'on cueille, par cette double raison « qu'on ne peut rendre trop d'hommages à la *bonne tante Jeanne*, » & que d'ailleurs les bouquets sont moins embarrassants à offrir qu'à porter pendant tout le cours d'une excursion.

Puis ce sont les babies qui m'abandonnent généreusement les gâteaux & les fruits dont ils ne veulent plus.

« Tiens, mange, tante Jeanne, me disent-ils d'un accent sorti du cœur, c'est bien bon... J'en ai assez... »

Vrai, c'est un beau rôle que le mien ! Et dire qu'il y a de par le monde une foule de jeunes filles, grandes sœurs ou jeunes tantes qui pourraient en savourer les joies à l'année, & qui n'y songent seulement pas. Que d'agréables moments elles perdent & que de bien elles pourraient faire cependant à ces petites natures qu'il est si facile & si doux d'éveiller & de diriger !

Mais je deviens monotone, moi, avec mon enthousiasme ! Pour terminer d'une façon pratique & surtout de circonstance, permets-moi de t'apprendre deux ou trois jeux dont mon répertoire s'est grossi durant ces charmantes soirées du château de la Bréchenie.

Je suppose, sans plus ample préambule que, dans une réunion joyeuse chez tes jeunes cousines, on te somme d'indiquer à la petite société un amusement quelconque.

Tu prends la main de mademoiselle Emma, qui prend celle de mademoiselle Juliette, laquelle s'emparera de celle de mademoiselle Fanny (& de même pour les autres invitées), le tout dans le but de former un rond, lequel rond tournera gaiement sur lui-même, tandis que toutes vous chanterez en chœur, & sur tel air qu'il vous plaira, le couplet suivant :

L'ennemi ne prendra pas
La tour de Saint-Nique Nique;
L'ennemi ne prendra pas
La tour de Saint-Nicolas.

(Bis, ad libitum.)

Cela en balançant les bras de bas en haut & de haut en bas avec toute la grâce possible.

Toi, ma chère Florence, qui conduis le jeu, tu t'interrompras tout à coup brusquement au milieu du couplet, & celles de ces demoiselles qui n'auront pas cessé de chanter juste à la même syllabe, devront un gage, ainsi que celles qui n'auraient pas chanté aussi longtemps que le reste de la société.

Pour varier le plaisir de votre soirée, fais ensuite une liste où tu inscriras les noms de ville que chaque joueuse aura choisis. Je suppose que mademoiselle Emma a souhaité s'appeler *Sakatou*, mademoiselle Juliette *Rekiawig*, mademoiselle Fanny *Santa-Fé de Bogota*, ou bien *Noisy-le-Sec*, ou tout autre nom ayant cette élégante simplicité.

Une personne est debout au milieu du cercle, les yeux bandés, & lorsque tu appelles, par exemple, *Sakatou* & *Rekiawig*, ces deux charmantes villes se lèvent & changent de place le plus silencieusement possible, afin de ne pas se faire prendre par la joueuse qui a les yeux bandés. Mais si seulement on est touchée au passage, on se met, à son tour, le bandeau, & tu fais recommencer un nouveau voyage en appelant deux autres villes.

J'ai réservé pour le bouquet un jeu qui est une vraie folie, mais une folie très-gaie que mes espions ont mise en train en mon honneur, un beau soir.

D'abord j'avais cru que ce jeu était de leur invention à cause de mon nom qu'ils y avaient plaisamment intercalé; mais j'ai appris depuis que c'est un vieil amusement connu dans le manuel des jeux de société, sous le nom de *Ma Tante Yon*, ou bien sous celui des *Magots de la Chine*. Tu vas voir que c'est tout à fait flatteur pour moi.

Donc, ce soir-là, on se rangea en cercle comme pour les jeux que je viens de t'apprendre, & l'un des malins enfants, à ma grande stupéfaction, demanda à sa voisine :

« Connais-tu ma tante Jeanne? (C'était ma tante Yon qu'il aurait fallu dire.)

— Oui, répondit la voisine interpellée.

— *Voudrais-tu lui ressembler?* continua son interlocuteur.

— *Oh! oui*, répondit gracieusement la fillette.

— *Eh bien! ma tante Jeanne (ma tante Yon) fait comme ça!* »

Et l'espion se mit à agiter son bras droit avec un vrai mouvement de marionnette, que tous les autres joueurs imitèrent en répétant :

« *Ma tante Jeanne (ma tante Yon) fait comme ça!* »

Leur mère voulut intervenir & empêcher ce jeu peu révérencieux pour moi, mais j'intercédaï en leur faveur, & la plaisanterie recommença.

Au second tour, même dialogue & même geste répété par tous; il est fait du bras gauche cette fois, tandis que le bras droit continue à s'agiter.

Au troisième tour, outre les deux bras toujours en mouvement, le pied droit se mit en branle.

Au quatrième, ce fut le pied gauche. Enfin, au cinquième, la tête elle-même se balança en cadence, pendant que les autres membres continuaient à se trémousser, semblables à ceux d'un vrai magot d'étagère.

Tu devines si l'on pouffait de rire à cette grotesque représentation de *la tante Jeanne*. Je dois convenir que je donnai le signal de cette hilarité, & que ma cousine elle-même, toute fâchée qu'elle était contre les irrespectueux petits démons, ne put s'empêcher de suivre mon exemple.

On recommença à plusieurs reprises ce jeu réjouissant, & suivant la personne qui conduisait la ronde, ma tante Yon — non, ma tante Jeanne — était condamnée aux gestes les plus variés & les plus burlesques : elle faisait mine d'agiter un éventail, d'envoyer des baisers, de pleurer, de rire, de sourire, etc., etc.

On peut, cela se conçoit, modifier ce jeu à l'infini. Je te le donne pour ce qu'il vaut, mais je t'assure qu'il fait bien rire, & c'est, en pareil cas, ce que l'on cherche...

Allons, adieu Florence. Tu vas m'appeler folle... Mais je te prévins que ça m'est bien égal, dès que mes chers lutins se sont divertis! D'ailleurs, cette folie-là ne m'empêche pas de t'aimer, ma raisonnable amie, & tu auras beau dire, va, ce sera toujours une bien belle chose que la jeunesse & les vacances!...

Ta dévouée,

JEANNE.

MODES

On entend beaucoup critiquer les dépenses folles de quelques femmes élégantes. Je te connais trop raisonnable pour avoir besoin de te prémunir contre ces dépenses exagérées, tu n'auras, au contraire, que très-peu de robes. C'est le seul moyen d'être toujours mise fraîchement.

Les toilettes du moment sont si fantaisistes, qu'il ne faut pas vouloir les conserver trop longtemps. Il est aussi très-facile, avec deux costumes, d'en composer plusieurs & de les organiser courts ou longs, selon les circonstances. D'abord, tu as dû, comme je te l'ai expliqué dernièrement, faire adapter à un costume court une espèce de longue jupe ou traîne, ne prenant que de chaque côté, & que tu peux laisser tomber ou relever de différentes façons soit en pouff, soit simplement en la prenant sur le bras, si l'on est dans un jardin.

Je suppose que, d'après mes avis, tu aies acheté un costume court, en châlis ou en crêpe de Chine tout blanc. C'est ce qu'il y a de plus joli pour le moment. Si tu te trouves dans l'obligation d'aller à une grande soirée, où tu veuilles une toilette longue, tu mets le corsage & la petite jupe de châlis sur une jupe à queue en tarlatane blanche à volants ou à bouillonnés, sur une jupe de mousseline ou sur une jupe de soie de couleur claire. Tu feras ainsi cet hiver, pour dîner en ville ou pour aller en soirée.

On peut aussi varier la ceinture, ce qui change le costume. Dans ce moment, on en fait de charmantes en foulard glacé uni. C'est une écharpe de la moitié de la grande largeur du foulard, que l'on noue soi-même autour de la taille. Mais cette mode ne convient qu'aux personnes très-minces. On ourle ces écharpes tout autour. Quelquefois il y a de longs effilés aux pans.

Comme les corsages sont presque tous ouverts, on met dedans une cravate à longs bouts, en même étoffe & de même couleur que la ceinture.

Si, avec le costume de châlis, tu en as un de soie noire ou de couleur, il est facile de les décomposer de plusieurs façons; de cette manière, deux costumes sont complètement suffisants pour une saison. Sur les corsages ouverts ou montants, on peut mettre un fichu croisé en tarlatane ou en mousseline très-claire à gros plis.

Le velours est toujours fort à la mode pour les garnitures & les larges ceintures. Comme je te disais le mois dernier, on peut très-bien employer du velours anglais, mais pas en bande. Il n'est jamais d'assez belle qualité, & les lisières n'étant pas finies, elles s'effileraient. J'ai vu une ravissante toilette toute blanche garnie de velours grenat. Le chapeau rond était orné de plumes blanches & d'une rose grenat.

On porte beaucoup de grenadine de soie noire. Tantôt sur un dessous noir, tantôt sur un dessous de couleur, on la garnit de dentelle ou d'effilés. Le soir, on peut mettre un corsage décolleté, & on a tout de suite une toilette très-habillée.

J'ai vu un costume tout en grenadine noire. Le jupon avait sept volants ourlés & distancés par cinq rubans de satin noir posés à plat. La deuxième jupe avait un seul volant, avec la même tête de petits rubans. La petite casaque garnie de même & ouverte par devant. Large ceinture de satin.

Pour jeune fille, on fait de jolis costumes en grenadine de laine ou barége noir.

J'en ai remarqué plusieurs recouvrant des dessous de percale rayée. Quelques-uns n'avaient pas de manches de barége, mais seulement des petites épauettes, rappelant la garniture du costume, & retombant sur les manches rayées.

On revient aux grandes manches pagodes, très-agréables pour la chaleur. C'est surtout aux vêtements que l'on en fait d'immenses. On voit de ces manteaux en cachemire de couleur claire qui sont extrêmement élégants, bleu de ciel, cerise, gris perle. On les orne excessivement dans le dos, soit de perles blanches ou d'effilés de cristal de roche, soit de galons d'or ou d'argent, etc. Ils sont presque indispensables quand on veut aller à un casino, en promenade en voiture, au spectacle, au concert, etc. Les grands burnous blancs ou de couleur, en étoffe algérienne, sont toujours très-bien portés.

Voici le moment de penser aux costumes un peu moins clairs. La faye noire est ce qu'il y a de mieux, & peut aller en toute saison.

On m'a fait voir une toilette de faye superbe, avec trois volants plissés à plat. Au-dessus de chaque volant, se trouvait une broderie en guirlande de fleurs des champs & d'épis en soie paille. C'était très-élégant, mais un peu hardi. J'en ai vu une autre plus simple, mais aussi élégante : le jupon avec un grand volant en biais, dont le bas est à dents petites pointues, & bordées d'un liseré de même étoffe. Au-dessus, formant tête, une grosse ruche à la vieille, également à dents. — Casaque tunique, garnie d'une assez grande dentelle de Chantilly, ayant pour tête une ruche semblable à celle du jupon. — Pouff ou gros nœud de dentelle mélangé de coques de faye dentelées.

Une autre toilette était garnie de ruches de dentelles noires, au milieu desquelles se trouvaient de grosses fleurs de passementerie. Le jupon était en soie cerise, avec neuf volants ourlés. — Chemisette semblable. — Large ceinture de ruban cerise nouée sous le paletot.

Ce même costume peut avoir la chemisette & le jupon tout noir ou de n'importe quelle autre couleur. On pourrait encore faire le jupon en cachemire ou en alpaga avec beaucoup de petits volants.

On voit aussi des jupons de soie noire avec des masses de volants ourlés ou découpés & pouvant aller avec n'importe quelle tunique.

Je te recommande une robe solide & tout à fait du moment. En toile de fil gris de fer. Cela se nettoie parfaitement. Celle-ci :

Le jupon est orné de trois volants plissés, ayant au-dessus un biais d'étoffe piqué, de chaque côté duquel sort une petite broderie anglaise posée à plat. — Seconde jupe bouffante fendue derrière & relevée en ailes de papillon. — Casaque large, découpée quatre fois, ouverte devant & retenue par trois nœuds. Le tout est orné du même volant & de la même petite broderie. — Ceinture de velours

noir ou de large ruban écossais, sous la casaque.

Je me suis occupée, pour ta mère, de bonnets & de coiffures, mais la mode est restée assez stationnaire à cet égard. On voit toujours à peu près les mêmes modèles & les mêmes ornements.

Il y a fort peu de différence entre les bonnets & les chapeaux. Généralement, c'est une guirlande de fleurs ou de coques de rubans posée sur le devant & sur laquelle retombe une dentelle blanche ou noire. Les barbes des chapeaux sont souvent arrondies sous le menton & rejointes par un nœud, tandis que celles des bonnets tombent ordinairement par derrière.

Revenant aux larges manches, il est naturel de reprendre les gants longs; aussi en fait-on à quatre, six & même beaucoup plus de boutons. Pour l'été, on porte les gants de Saxe. On voit, pour la campagne, des gants de fil d'Écosse de très-jolies nuances & à bon marché.

On fabrique de très-beaux bas également en fil d'Écosse, assortis aux couleurs des costumes. Les unis sont les plus jolis. — Ces bas se portent avec de petits souliers Louis XV, à hauts talons. On en voit en peau grise, jaune, mordorée, avec de gros nœuds de soie posés sur le bout du soulier & montant jusqu'au haut du cou-de-pied. Une boucle d'or, d'acier ou d'argent, est posée au milieu du nœud, comme pour le retenir.

Ces petits souliers ne se portent guère à la ville. Les bottes ou bottines sont toujours plus convenables. Celles en chevreau noir piquées de blanc peuvent se mettre avec n'importe quelle toilette. Celles en peau dorée sont ce qu'il y a de plus élégant & de plus habillé.

*
**

Nous avons souvent recommandé le *lait antéphélique* comme eau de toilette, préservant des tâches de rousseur & de toutes les éphélides en général, & surtout comme remède assuré pour les guérir, en suivant *rigoureusement* le traitement indiqué sur chaque flacon.

Le *lait antéphélique* de Candès, employé comme eau de toilette, se mêle à l'eau pure, de même que tous les vinaigres & les autres eaux; il a seulement sur tous ces cosmétiques l'avantage de préserver des taches de rousseur, quand on l'emploie habituellement. Si l'on a un traitement plus sérieux à faire, soit le *masque*, maladie de la peau, très-commune aux jeunes mères, soit des taches de rousseur très-invétérées, soit des bourgeons sur le visage... on l'emploie à dose plus forte, quelquefois même on l'emploie sans eau.

On trouvera, du reste, dans le petit livre qui se vend avec le flacon, tous les renseignements nécessaires.

SOMMAIRE

AVIS

Nous recommandons à nos lectrices de faire ample récolte, pendant leurs promenades d'automne, d'une grande variété de petites branches de fougères, graminées, mousses & petites plantes sauvages qu'elles recueilleront précieusement, au lieu de les fouler sous leurs pieds; autant que possible, elles réuniront des branches de teintes variées, puis elles les aplatiront en les mettant en presse entre des feuilles de papier bûvard, & au mois de décembre ou janvier, nous leur indiquerons un charmant emploi de ces feuilles séchées, en commençant une série de modèles de ce nouveau genre de travail.

NEUVIÈME CAHIER

Serviette à marrons. — Entre-deux — Garniture — Rond au crochet avec mignardise — Blague en cachemire — Dessous de flambeau — Feston — Entre-deux — A. R. — *Caroline* — *Anna* — Feuille applique — Fleurette applique — Parure pour enfant — Branche applique — B. L. F. — J. W. — *Charlotte* — *Sophie* — Tablier pour enfant — Dentelle en frivolité — Dentelle au crochet — Porte-manteau de cabinet — Couverture cachemire pour berceau — F. R. — A. H. — Feston — Écusson avec A. P. — Écusson avec J. M. — *Adeline* — Parure — Entre-deux.

PLANCHE IX

PATRON

A PIÈCES INDÉPENDANTES POUVANT SE DÉCOUPER.

Corsage-blouse pour costume d'intérieur, de trois grandeurs.

ABAT-JOUR

Deuxième tiers d'un abat-jour à dessin piqué.

Nous donnerons l'explication du travail le mois prochain avec le dernier tiers.

GRAVURE DE MODES (1)

Première toilette. — Costume de jeune fille en cachemire et taffetas de deux tons. La jupe est ornée de volants gaufrés, arrêtés de chaque côté par des ruchés & des nœuds. — Le tablier est formé dans le bas par trois bandes. — La tunique Louis XV très-courte est faite avec le même cachemire que celui de la jupe; elle est relevée de chaque côté & derrière. Le corsage à basque en soie à larges revers, est ouvert & forme gilet devant. La chemisette est en organdi. — Chapeau rond.

Deuxième toilette. — Costume en soie rayée noir & blanc. La jupe est ornée d'un grand volant dentelé. Au-dessus de ce volant un biais double également dentelé. La tunique formant châle est ornée d'un grand volant dentelé, & au-dessus d'un plus petit; au-dessus du petit volant un rouleau de soie pareil. — Corsage montant — Pardessus sans manches formant deuxième tunique à châle & orné d'une double bretelle sur le corsage. — Chapeau blanc avec revers de velours.

Toilette d'enfant. — Robe en piqué anglais, avec berthe, manche courte & boutons en velours. — Collet à ceinture en piqué anglais. — Ceinture en velours. — Toque en feutre avec revers en velours.

(1) Toilettes de madame Du Riez (ancienne maison De Baisieux), place de l'Opéra, 8, rue Halévy.

Les abonnées à l'édition violette & à l'édition verte
recevront au 16 les patrons suivants :

Tunique et Fichu de la gravure n° 3710.

Manteau pour petite fille.

Gilet de flanelle pour homme.

Les abonnées à l'édition verte recevront, en plus, les
patrons suivants à pièces indépendantes, pouvant se découper :

Corsage pour amazone.

Parure à revers.

LOGOGRIPE

Sur mes huit pieds je rampe dans la fange
Et tiens ainsi quelque peu du serpent ;
Il faut pourtant le dire à ma louange,
Mon naturel est bien plus innocent.
J'ai bien des qualités ; vive, glissante, agile,
Je me perfectionne alors qu'on me mutile ;
En trois parts hachez-moi, pour essayer un peu ;
Otez le tronçon du milieu,
Rapprochez ma queue & ma tête :
Aussitôt, cessant d'être bête,
Je deviens pur esprit & messager de Dieu.

EXPLICATION DU RÉBUS D'AOUT : *Nécessité est mère d'invention.*

RÉBUS



Un cercle de demoiselles. — Je vois d'ici toutes ces aimables jeunes personnes, un métier à la main, décidant en conseil que l'on demanderait au journal la planche de février *bis*, avec de nouveaux dessins, bien entendu. Un autre cercle de jeunes filles demande une plus grande variété d'objets sur la planche; tandis que nous, en directrice prévoyante, nous nous efforçons de contenter toutes les travailleuses, quelle que soit leur spécialité. Et, si nous ne promettons pas une seconde planche semblable, nous leur envoyons dans les autres annexes des carrés qui peuvent leur être utiles pour le grand ouvrage commencé. Nous les engagerons à composer elles-mêmes des dessins en prenant des motifs dans plusieurs carrés. Ce qui, j'en suis sûre, augmenterait le charme de la réunion, ce serait de faire un concours; vous verriez toutes les imaginations travailler et les dessins abonder.

Une abonnée qui n'a jamais rien demandé. — Veuillez vous adresser à un dessinateur. Le prix sera de 1 franc pour deux initiales pour drap n° 11. — Peut-être, étant si près, êtes-vous déjà venue vous-même réparer ce malheur; en tout cas, le prix du numéro égaré par votre amie est de 1 fr. 50 cent.

M^{me} E. T., Aveyron. — Premièrement, comme pour un père, six mois en grand deuil, trois mois en soie noire & trois mois demi-deuil; secondement, trois mois grand deuil, trois mois partagés en soie noire & demi-deuil. Ce terme est pour la durée strictement rigoureuse; il est mieux de le prolonger un peu plus, surtout dans votre pays, où, il me semble, l'usage est de porter le deuil plus longtemps.

Une ancienne abonnée, à J. — Comment désigner ces perles autrement que par leur nom écrit tout au long dans l'explication, *perles d'Allemagne*? Quant au fil, c'est du fil de lin, ou, si l'on préfère, du cordonnet de coton, cela est tout à fait facultatif. Il faut prendre quatre masses de perles à 1 fr. 10 — deux masses à 1, 2. 5 et une masse de tubes à 3 fr.

Abonnée et amie. — Merci, madame & amie, de cette tendre confiance; nous joignons de grand cœur nos prières aux vôtres pour la réussite de cette œuvre pieuse. — Veuillez vous adresser pour ce catalogue à la librairie Putois-Cretté, rue de l'Abbaye. 13.

En regardant mon joli médaillon. — Nous ne savons réellement si nous devons entamer un sermon sur la *vanité*, l'*envie*, etc., mais faute avouée est à moitié pardonnée, nous direz-vous; nous ferons donc mieux de nous abs tenir & de passer à la réponse attendue vainement en août. Ne comptez pas sur cette addition *indispensable*, selon vous, elle vous créerait peut-être une déception pour ce beau jour de fête. Jouissez donc sans arrière-pensée de ce délicieux bijou que vous suspendrez, en négligé, à un velours noir; étant habillée, à un velours ou ruban assorti à votre toilette, avec nœud & pans d'une longueur raisonnable. — Ne comptez pas sur nos conseils pour les toilettes *originales*; le petit collet à capuchon, dont nous avons donné le patron, est précisément ce qui vous conviendrait en cette circonstance, s'il en est temps encore.

M^{me} L. B., Bretagne. — Les pelisses en cachemire sont bien préférables pour l'hiver, elles sont ouatées, & par conséquent beaucoup plus chaudes que celles en piqué. — Il n'y a pas d'âge pour la robe longue, on la laisse à l'enfant tant qu'elle ne le gêne pas pour ses premiers pas; puis il est facile de continuer à lui faire porter ces mêmes robes en les remontant à la ceinture juste à la longueur & en laissant l'étoffe dans le haut.

M^{lle} Charlotte. — Une Bretonne qui nous demande à acheter des têtes de bretons & de bretonnes & qui n'en trouve pas dans son pays. Je suppose que ces têtes doivent être une broderie quelconque, tapisserie, applique ou passé; autrement nous lui répondrions qu'elle est plus à portée que nous de choisir ses modèles.

Désireuse de compléter ma collection. — Nous avons reçu une quantité de lettres à ce sujet, mais il s'agit de classer les demandes & les propositions, afin de mettre en rapport celles de nos abonnées qui désirent posséder ou se défaire de certaines années, car nous désirons n'entrer pour rien dans les conditions de vente & d'échange qu'elles auront l'obligeance de faire entre elles; nous prions les personnes qui nous ont adressé quelques demandes à ce sujet de vouloir bien nous laisser le temps de retrouver dans les lettres ce qui convient à chacune.

M. G., à T. — Quant aux années que vous possédez, nous n'avons pas eu le temps d'examiner celles qui nous étaient demandées pour vous adresser la personne, ne pouvant nous charger nous-même de ce détail & des transports. — Il est, au contraire, plutôt d'usage de leur donner à toutes un aspect uniforme, ceci était une innovation dont nous ne nions nullement l'élégance, mais qui n'est pas encore répandue; le cas échéant, nous nous ferions un véritable plaisir de guider nos abonnées dans ces apprêts.

Une abonnée à Orléans. — Un dessin aussi spécial, non comme destination mais comme genre, servirait à un trop petit nombre d'abonnées pour que nous puissions vous le promettre; nous espérons cependant vous faciliter ce travail en vous engageant à utiliser l'un des dessins de chaises que nous avons publiés. — Peut-être le modèle que vous recevrez en octobre pourra-t-il vous fournir un *motif*.

Une abonnée qui désire recevoir une prompte réponse. — Pris note. — Oui. — Une broderie, un petit ouvrage de fantaisie, coffret à bijoux, sachet, bénitier, etc., huit ou quinze jours avant.

J. B., à Lemberg. — Voir la réponse à M^{me} J. M. à Madrid. — Nous tenons l'argent à votre disposition. — Mille regrets.

TABLE DES MATIÈRES DU NUMÉRO DU 1^{er} SEPTEMBRE.

	Pages.
INSTRUCTION — Voyages au pôle Nord, par RICHARD CORTAMBERT.....	257
BIBLIOGRAPHIE — Le duc de Penthièvre, par HONORÉ BONHOMME.....	261
— — La Littérature française, par M. STAAP.....	263
— — Notions sur les Beaux-Arts, par A. CHAILLOT.....	263
ÉDUCATION. — La famille Reydel (suite), par M ^{me} M. BOURDON.....	264
— — Mémoires d'un hérisson, par M ^{me} la comtesse DE MIRABEAU.....	268
— — La Demoiselle de compagnie (suite), par M ^{me} la comtesse DE LA ROCHÈRE.....	275
POÉSIE — Les Chevaux de bois, par M. PAUL COLLIN.....	280
REVUE MUSICALE. — Schubert, par M ^{lle} MARIE LASSAVEUR.....	281
ÉCONOMIE DOMESTIQUE. — Gâteau à la Mazarine.....	283
CORRESPONDANCE. — Jeanne à Florence.....	283
MODES.	285
LOGOGRIPE. — RÉBUS.	288
Une Gravure de Modes. — Gravure noire : Kane et ses compagnons surpris par des ours, gravé par M. MASSON, d'après M. A. DE NEUVILLE. — Deuxième partie d'un Abat-Jour — Musique : Sonate XII, de MOZART. — 9^e Cahier : Broderies et petits travaux. — Planche IX.	

Nous ne répondons que des Abonnements qui nous sont demandés directement

Il ne sera fait droit à aucune réclamation nous parvenant après le 20 du mois pour Paris, et le 25 pour les Abonnements servis par la poste, et qui ne serait pas accompagnée du numéro d'ordre.

Le **JOURNAL DES DEMOISELLES** se charge de toute espèce de Commissions, pourvu que ces Commissions soient d'une valeur d'au moins 20 fr. — (excepté pour les achats de librairie, pour lesquels le prix des achats peut être inférieur à 20 fr.). — Toilettes, Confections, Étoffes d'Ameublement, Livres, Gravures, Musique...., Articles de Paris, etc., etc. — Envoyer un Mandat sur la Poste.

EN VENTE AU BUREAU DU JOURNAL

MODÈLES DE TAPISSERIE	FAC SIMILE D'AQUARELLES ET PEINTURES A L'HUILE	CARTONNAGES. — OUVRAGES DE FANTAISIE
Pouff héraldique..... 1 »	Singes..... 1 »	Coffret gothique..... 1 50
Pouff égyptien..... » 50	Bouquet de roses..... » 50	Chalet..... 1 »
Pouff indien..... » 50	Grand bouquet, pavots et camélias..... » 75	Abat-jour, incendie..... » 75
Prie-Dieu..... 1 50	Nid d'oiseaux..... » 50	Abat-jour, illumination des Champs-Élysées..... » 75
Pantoufle violette..... » 50	Jeune Bergère..... 1 »	Abat-jour, feuille de vigne... » 25
Pantoufle lilas..... » 50	Le Petit Poucet, Chacun son tour, Combien pour un, La Tentation, Hirondelles (décalcomanie).. » 25	Vide-poche..... » 50
Mouton camaïeu..... » 50		Porte-Montre..... » 25
Paysanne italienne..... » 50		Jardinière..... » 50
Chaise style Louis XIII..... » 50		Pochette à ouvrage..... » 25
Lambrequin, feuille de vigne » 50		Porte-cigare rouge et or sur fond gris..... » 25
Lambrequin rose sur fond bleu » 50		Pelote..... » 50
Guirlande de fleurs pour écran. 1 »		Dessous de lampe à fleurs bleues..... » 25
Bande algérienne..... » 50		Dessous de lampe soutaché noir sur fond violet..... » 25
Bande pour ameublement... » 50		Pantoufle, estamp. rouge et or. » 50
Descente de lit (cachemire).. » 50		Pantoufle, estamp. noire et bleue » 50

PÉTIT MANUEL DE TRAVAUX
1 FRANC

LA POUPÉE MODÈLE

JOURNAL DES PETITES FILLES

Paraissant le 15 de chaque mois, à partir du 15 Novembre.

Prix : 6 francs par an pour Paris; — 7 fr. 50 c. pour les Départements

Envoyer un mandat de poste à l'ordre du Directeur du Journal des Demoiselles